

**Missionnaires d'Afrique – Série Historique n° 5**

**COMME IL ÉTAIT AU  
COMMENCEMENT**

Notes et Souvenirs de la  
**VIE MISSIONNAIRE**  
du  
**Père LOUIS JAMET, M.Afr.**  
**(1849-1919)**

**Publiés et annotés par le P. Ivan Page, M.Afr.**

**ROME**  
**Société des Missionnaires d'Afrique**  
**2005**

## **Les notes et souvenirs du Père Jamet**

Les souvenirs missionnaires du Père Jamet constituent indubitablement un document fort intéressant pour l'histoire des débuts de la Société et de la mission. Il ne s'agit en effet, en aucune manière, d'un ensemble de simples anecdotes ou de réflexions édifiantes mais bien d'une chronique extrêmement riche, tant par l'étendue de la période qu'elle couvre que par la diversité de ses observations.

Entre 1873, date de son arrivée au noviciat à Alger, et 1919, date de sa mort à Paris alors qu'il est supérieur de la procure, Louis Jamet a exercé une douzaine de responsabilités différentes dans plusieurs pays, participé à au moins quatre fondations de maisons importantes pour la Société, en Afrique ou en Europe, et apporté sa contribution, comme délégué élu par ses confrères, à plusieurs chapitres généraux.

Le séminaire arabe de St Laurent d'Olt, la mission de Tripoli, ou le premier postulat de frères en Hollande ont été marqués par la présence active et la personnalité chaleureuse de ce confrère. Il semble cependant, à la lecture de ses mémoires, que le poste où il a pu exercer le plus pleinement son sens du contact et ses capacités d'observation a été celui de fondateur de la procure de Zanzibar. Ses remarques sur les personnalités rencontrées et sur l'atmosphère générale qui régnait alors sur l'île se lisent avec beaucoup d'intérêt, et les quelques lignes qu'ils consacrent aux changements de régime politique et à l'arrivée des puissances européennes dans la région témoignent d'une réelle intelligence des événements.

On pourrait ainsi multiplier les passages qui témoignent de cette capacité à passer, dans son récit, du quotidien tout simple dont il parle volontiers et non sans humour parfois, aux réflexions d'ordre plus général telles que les relations avec les diocèses ou les bienfaiteurs, ou la situation financière difficile que connaissait alors la Société, ou la condition du service missionnaire en pays musulmans.

Le texte du Père Jamet suppose cependant, pour certains passages, qu'on connaisse assez bien le contexte et les circonstances de ce dont il parle. Or, certaines allusions à des faits dont il est le témoin ou même l'acteur ne se révèlent pas facilement au lecteur d'aujourd'hui, d'où l'importance des notes et commentaires dont a bien voulu se charger le Père Ivan Page. Qu'il en soit ici remercié.

La connaissance de notre histoire s'enrichit grandement de ces documents qui, même dans le cadre limité de leur époque et de leur auteur, nous font rencontrer des personnes vivantes, concrètes. Ces documents nous permettent ainsi de mieux réaliser comment nos anciens ont vécu leur idéal missionnaire, avec une disponibilité remarquable et dans des conditions dont parfois nous ne soupçonnons pas toutes les difficultés.

Jean-Claude Ceillier, M.Afr.

## Journal d'un Missionnaire

---

**1873** Après notre troisième année de théologie au Grand Séminaire de Grenoble, nous sommes partis, trois diacres du même cours, pour répondre à l'appel que le Père Charmetant(1)<sup>i</sup> était venu nous faire pour les missions de Monseigneur Lavigerie: les abbés Louis Macherel(2)<sup>ii</sup>, Honoré Royer(3)<sup>iii</sup> et Louis Jamet. Nous avons rencontré à Marseille les abbés Leroy(4)<sup>iv</sup>, Mutel(5)<sup>v</sup> et Vignard(6)<sup>vi</sup>, à destination, eux aussi, de Maison-Carrée. Nous sommes arrivés à Alger le 2 octobre 1873 et nous nous sommes dirigés vers le sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique et le Petit Séminaire où nous nous sommes présentés à Monseigneur Lavigerie. Ces six recrues ont été accueillies très paternellement par Sa Grandeur. Le soir, nous nous sommes rendus en voiture à la Maison-Carrée, non sans admirer le paysage de ce pays nouveau pour nous, mais dont nous voulons tous faire notre seconde patrie par notre vie apostolique. Nous avons quitté la France, nos familles, tous ceux qui nous étaient chers, pour travailler de toutes nos forces au salut de l'Afrique. C'est avec un cœur plein de confiance en Dieu et en Notre-Dame d'Afrique que nous arrivons au noviciat.

Nous avons quelques jours, avant de commencer la retraite précédant l'entrée au noviciat(7)<sup>vii</sup>. Quelques jours après notre arrivée eut lieu la consécration de l'église paroissiale du village de Maison-Carrée; je fus désigné pour remplir les fonctions de diacre; le plus grand nombre des nouveaux arrivés et des novices avaient une fonction dans cette cérémonie. A la fin, on s'était rendu dans une salle voisine de l'église, pour enlever les vêtements sacrés. Monseigneur, s'étant retourné, s'aperçoit que chacun était occupé à se dévêtir: "Mes enfants, dit-il, quand on a l'honneur de servir un archevêque dans une cérémonie, on attend qu'il soit sorti pour enlever les ornements qu'on porte ".

Nous avons le temps de faire connaissance avec le Maître des Novices, le bon Père Terrasse(8)<sup>viii</sup>, de la Compagnie de Jésus, chargé par Monseigneur de la direction du noviciat et de la Maison-Mère. Il avait pour auxiliaire le Père Roger(9)<sup>ix</sup> dont le noviciat était à peine achevé.

A la clôture de la retraite, nous sommes appelés à prendre l'habit blanc et j'éprouvais une impression difficile à exprimer, en remplaçant ma soutane par la gandoura et le burnous. On pense malgré soi à ces paroles de Notre Seigneur: "Non vos me elegistis sed ego elegi vos, ut eatis et fructum afferatis"(10)<sup>x</sup>. Comment sommes-nous arrivés à cet appel apostolique? Chacun de nous pouvait reconnaître les divers moyens employés par la Providence. Pussions-nous tous persévérer dans notre sainte vocation! Nous étions arrivés assez nombreux à la même époque, Nous trouvons au Noviciat, parmi les anciens, les Pères Delattre(11)<sup>xi</sup>, Ragnet(12)<sup>xii</sup>, Bridoux(13)<sup>xiii</sup>, Louail(14)<sup>xiv</sup>, Lechaptois(15)<sup>xv</sup>, etc.; ils nous servaient d'exemples et de modèles. Pendant les récréations on essayait de parler arabe et à mettre en pratique les leçons développées en classe par M. Banvoy(16)<sup>xvi</sup>, chanoine d'Alger. On profitait plus dans les promenades faites aux environs de Maison-Carrée. Le Dr Pain, d'Alger, nous donnait, chaque semaine, deux classes de médecine ou plutôt les notions nécessaires pour soigner les malades. Notre vie de missionnaire chez les Musulmans consisterait surtout à donner le bon exemple et à exercer la charité afin de pouvoir, par les soins du corps, arriver jusqu'à l'âme des pauvres infidèles.

A ce moment on bâtissait l'aile gauche de la maison; ensuite on construirait la chapelle; malgré ces constructions, les jours s'écoulaient dans le calme nécessaire à la formation spirituelle. Monseigneur venait de temps en temps voir ses novices, vérifier les travaux et se reposer un peu de ses labeurs. De sa maison, il avait l'œil sur tout et voyait tout par lui-même. Il tenait à s'assurer que les exercices fussent fidèlement suivis. Le bon Père Terrasse, d'ailleurs, travaillait avec tant d'onction et de tact à notre formation que nous étions tout heureux de lui obéir et de suivre ses instructions.

Pour ma part, j'avais le plaisir de profiter de l'expérience du Père Charmetant, mon parent(17)<sup>xvii</sup>; je le regardais comme un vieil africain. Il me prenait de temps en temps pour compagnon dans ses visites chez les sœurs, à Saint-Charles-de-Kouba(18)<sup>xviii</sup>. Il connaissait très bien les orphelins de Maison-Carrée; il en conduisait à Saint-Charles un groupe de trois ou quatre afin de faire conclure des mariages avec les orphelines(19)<sup>xix</sup>. Ces unions ont formé les premiers ménages du village des Attafs.

**1874** Malheureusement, au bout de quatre mois, je dus interrompre ce beau temps du noviciat. Vers la fin de janvier 1874 une fièvre tenace m'obligea de garder la chambre et au commencement de février Monseigneur m'envoya à St-Eugène, où le climat est meilleur qu'à Maison-Carrée. Le changement d'air et les bons soins du Père Chevalier(20)<sup>xx</sup> eurent bientôt raison de la fièvre et je pouvais, après quelques semaines, retourner à Maison-Carrée reprendre les exercices du noviciat; je ne devais pas les suivre longtemps.

Vers le milieu de mars, Monseigneur me dit de me préparer à l'ordination de la prêtrise. Je lui répondis que j'aurais préféré attendre encore et compléter mes études de pastorale, mais il m'en dispensait et je dus obéir.

Le 22 mars 1874, dimanche de la Passion, je reçus l'onction sacerdotale des mains de Monseigneur Lavigerie, à la Maison-Carrée, avec le Père Lévesque(21)<sup>xxi</sup> qui, comme moi, était venu diacre. A la même cérémonie, Monseigneur ordonna diacre le Père Boulanger, son secrétaire(22)<sup>xxii</sup>. Avec quelle ardeur ne m'offris-je pas à Dieu dans mon action de grâces: *Quid retribuam Domino pro omnibus qua retribuit mihi?*(23)<sup>xxiii</sup> Seigneur, prenez toutes les puissances de mon âme et toutes les forces de mon corps, employez-les à votre service, au salut des âmes et à la régénération de cette pauvre Afrique! Seigneur, sanctifiez votre serviteur, qu'il ne soit pas trop indigne de travailler à votre gloire. Notre Dame d'Afrique recevez-moi au nombre de vos fidèles serviteurs! Saint Joseph spécialement honoré pendant ce mois, obtenez-moi une vie de recueillement en union avec Jésus et Marie !

A la sortie de la cérémonie, le bon Père Terrasse s'empressa de baiser la main des nouveaux prêtres et demanda leur bénédiction; son exemple est suivi par tous les novices. Le Père Levesque est désigné comme surveillant des orphelins à la Maison-Carrée et on me charge d'aller renforcer le personnel du Petit Séminaire arabe de Saint-Eugène. Le lendemain, après avoir célébré ma première messe à Maison-Carrée, avec l'assistance du R. P. Terrasse, je me rendis à mon nouveau poste, non sans un serrement de cœur. Il m'était pénible de m'éloigner si vite de mes confrères du noviciat!

Le 23 mars, j'arrivais à Saint-Eugène où se trouvaient les PP. Charbonnier(24)<sup>xxiv</sup>, supérieur; Gerboin(25)<sup>xxv</sup>, Dioré(26)<sup>xxvi</sup>, Moncet(27)<sup>xxvii</sup>, Lechaptois, et Louail. Le Père Charbonnier étant en France reviendra deux mois plus tard.

Une classe et la direction des travaux me sont assignés; au mois de mai, l'économat se joindra aux deux premières fonctions et un peu plus tard une partie du ministère de la paroisse de Saint-Eugène, dont le curé, M. Bénèche(28)<sup>xxviii</sup>, est malade. Me voilà lancé assez brusquement dans la vie active, mais toujours heureusement vie de communauté; je vais prendre mon orientation aux pieds de Notre Dame d'Afrique(29)<sup>xxix</sup> où, chaque jour, j'ai le bonheur de dire la Messe. Près du sanctuaire j'avais aussi l'avantage de me recommander aux prières de Mlle Agarit(30)<sup>xxx</sup>, de douce et sainte mémoire.

A Saint-Eugène, la vie était bien remplie par les classes, les travaux manuels, la surveillance, et par le service de Saint-Eugène. Monseigneur Lavigerie, qui aimait tant ses orphelins arabes, faisait de fréquentes visites au Séminaire où il nous appelait près de lui. Un soir, pendant que nous étions auprès de lui, on lui apporta une lettre venant de Metlili(31)<sup>xxxi</sup>; le Père Paulmier(32)<sup>xxxii</sup> écrivait à Sa Grandeur qu'il avait réussi à faire l'acquisition d'une maison destinée à une fondation de Mission; à la lettre était annexé l'acte d'achat, en arabe. S'adressant au Père Charbonnier, il lui demanda de traduire cette pièce. "Je ne la pourrais traduire, lui dit le Père, je ne sais pas assez l'arabe !". - "Eh bien je vous ordonne d'assister chaque jeudi à la classe d'arabe que vient faire M. Belkassem". Le Père Boulanger reçut le même ordre.

Chaque semaine, les notes des élèves étaient présentées à Sa Grandeur auprès de laquelle se réunissait toute la communauté.

Un matin, on trouva un de ces jeunes gens, nommé Paulus, mort dans son lit; Monseigneur était bien souffrant d'une crise du foie; on lui cacha cette nouvelle et le lendemain on porta le corps dans la vallée près de Notre-Dame-du-Ravin, où se trouvaient déjà quelques tombes.

Le jour de la Pentecôte, 24 mai, pendant la sieste, des nuages de sauterelles passent sur Alger et une partie s'arrête sur la vigne de Notre-Dame-d'Afrique. Nous nous précipitons pour vite les chasser et les empêcher de déposer leurs oeufs. Quelques jours plus tard, nous allâmes tous à la Maison-Carrée pour aider à arrêter la marche des criquets.

## **SAINT-LAURENT D'OLT(33)<sup>xxxiii</sup>**

**4 NOVEMBRE 1874**

*(Fête de Saint Charles, patron de Monseigneur Lavigerie).*

Nous partons d'Alger le lendemain 5, sur le *Caïd*, soixante-cinq personnes, dont: le R. P. Charbonnier, supérieur; les Pères Bridoux, Jamet, Moulin Pierre(34)<sup>xxxiv</sup>, Dioré, Louail et Chevalier et cinquante Arabes, ainsi que le Frère Paul(35)<sup>xxxv</sup> et un nègre, Joseph, confié par M. Courajod.

Arrivés à Marseille, le 8 au soir, avec le bateau *Caïd*, nous passons à Marseille les deux jours du samedi et du dimanche, sous la direction du si bienveillant M. Payan d'Augéry(36)<sup>xxxvi</sup>, vicaire de la Trinité de Marseille. Le dimanche, la communauté va faire une promenade au Prado et rejoint le bateau le soir. Nous arrivons à Cette le lendemain matin et le soir nous prenons la voie ferrée qui nous conduit à Millau, où nous arrivons vers dix heures de la nuit, avec près de deux heures de retard. Des voitures conduisent ces pèlerins d'un nouveau genre à

Saint-Laurent. Le père Jamet, économe, doit rester à Millau jusqu'au matin pour prendre livraison des bagages qu'on a refusé de donner à l'arrivée du train. Ce ne fut donc que le mardi soir que tout fut arrivé et l'installation n'eut lieu que le mercredi 11 novembre. Avec l'aide de M. Germain, curé, et des Sœurs de Saint-Laurent, la communauté n'eut pas à souffrir de la faim ni à manquer du nécessaire.

Malheureusement, la neige fit son apparition et le froid n'était pas le bienvenu surtout chez nos enfants qui n'avaient pour les protéger qu'un sarouel et une blouse. Avec des débris de caisses, nous allumons du feu dans une chambre du château, mais le feu prend à la cheminée et nous voyons accourir les habitants et à leur tête le tailleur Salomon. Il fait si bien l'office de pompier que le feu est vite éteint.

Nous avons déjà la dénomination de "Messieurs du Château". Par l'entremise du R. P. Charbonnier, ce château nous avait été prêté gracieusement, à condition toutefois d'en supporter les charges et les impôts. Perché sur un rocher dominant le Lot qui contourne la colline, ce château a bonne apparence, mais il n'est pas large et se prête peu à une communauté. Enfin, tant bien que mal nous nous installons du mieux que nous pouvons. Une petite remise en dehors du bâtiment est réparée et convertie en chapelle. Plus tard, on sera plus à même pour arranger la grange et en faire une assez grande chapelle; on devra attendre que le château soit acheté.

Notre supérieur, le R. P. Charbonnier, atteint d'une pleurésie à la suite d'un refroidissement attrapé pendant le voyage, est obligé de garder le lit et il faut pourvoir aux objets nécessaires à l'installation de la communauté. On fait des commandes de couvertures, de bas, de tricots, d'ustensiles de cuisine; mais la bourse de l'économe est bientôt épuisée et cependant il faut payer. Que faire? A notre demande d'argent, Monseigneur Lavigerie répond qu'il n'a que cent francs à nous envoyer et il joint un billet de cent francs à sa lettre. On tient conseil, et, en ma qualité d'économe, on me charge d'aller quêter ce qu'il faut pour vivre. Il est décidé que j'irai à Toulouse solliciter la charité des fidèles; le départ est fixé au 31 décembre et j'emmènerai avec moi un jeune kabyle, Géronimo ; on priera pendant mon absence.

**1875** Arrivé à Toulouse avec mon compagnon kabyle par une froide soirée d'hiver, je ne puis me défendre d'un frisson en sortant de la gare et me dirigeant vers un hôtel. Le lendemain, 1er janvier 1875, je vais frapper à la porte du Petit Séminaire où l'on nous offre l'hospitalité un peu à contre-cœur en attendant la permission de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse, Monseigneur Desprez(37)<sup>xxxvii</sup>; mais il était impossible de se présenter le jour de l'an.

2 JANVIER. - Le lendemain matin, après une bonne recommandation à l'Ange Gardien, on se dirige vers l'Archevêché. Sa Grandeur veut bien nous recevoir et prendre en considération la lettre de M. le chanoine Coste, vicaire général de Rodez, sur l'état de pauvreté où se trouvait notre maison de Saint-Laurent-d'Olt. "Je ne puis pas vous permettre de quêter, ni donner ma signature, dit aussitôt Monseigneur, je ne puis vous défendre de faire des visites, mais vous ne trouverez rien". - "Si Votre Grandeur voulait bien me permettre de prêcher dans quelques églises, lui hasardai-je, pour faire connaître notre œuvre". - "Pour cela, non", répliqua-t-il. - "Si, toutefois Messieurs les Curés m'invitaient". - "Alors, je vous le permets, mais ils ne vous inviteront pas". Il me remit son offrande, vingt francs, en signe d'encouragement, comme je l'ai supposé. Avant de me congédier, Monseigneur me demanda pourquoi en Algérie on ordonnait des sujets qui avaient été renvoyés du Petit Séminaire de Toulouse; ces abbés revenaient à

Toulouse et demandaient une place dans le clergé du diocèse. J'étais trop jeune et trop en dehors de ces sortes d'affaires pour lui donner une réponse. En quittant Sa Grandeur, je me dirige au secrétariat de l'Archevêché, où un vicaire général à la bonté de signer mon celebret et d'y apposer le cachet de l'Archevêché.

Avant de nous mettre à l'œuvre, nous devions, mon kabyle et moi, quitter le Petit Séminaire sur l'ordre de Monseigneur l'Archevêque et aller demander l'hospitalité au Grand Séminaire, tenu par les Sulpiciens. Le supérieur, M. Firmin, nous reçoit puisque nous venons chez lui de la part de Monseigneur, il nous fait donner une chambre et nous indique le règlement de la communauté.

Maintenant, il faut absolument que Saint Joseph vienne à notre aide dans cette ville inconnue, au milieu de l'hiver; toutes les familles riches sont en ville, mais comment les aborder et toucher les cœurs. On prie pour nous à Saint-Laurent-d'Olt. Y aura-t-il possibilité de se faire entendre à la Cathédrale et de décider le Directeur de la *Semaine Religieuse* à faire paraître un petit article sur les besoins de nos jeunes Arabes transplantés dans l'Aveyron? Celui-ci n'y consentit qu'après trois semaines et M. le Doyen du Chapitre permit à grande peine de me faire entendre à la cathédrale St-Etienne le dimanche 10, solennité de l'Epiphanie, mais à la condition de crier pour me faire comprendre dans cette église dépourvue d'acoustique.

En attendant, les Pères Jésuites me permirent de parler dans leur belle église de la rue des Fleurs. On ne pouvait pas y faire de quête, mais on pria les fidèles de remettre leur offrande au Frère Portier.

A la Cathédrale, ma pauvre allocution a été donnée devant Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque et grâce à la protection de Saint-Joseph, la quête a été assez fructueuse.

Enfin, j'étais à même de pouvoir envoyer les premiers secours à Saint-Laurent; on les attendait avec impatience; le crédit était depuis longtemps à une dure épreuve. Mes visites à domicile se faisaient au petit bonheur faute de renseignements; mais de bonnes connaissances furent assez vite faites. Dans une visite chez le Commandant du Corps d'armée, Mme de Salignac Fénelon, dont le père, le maréchal Randon<sup>(38)<sup>xxxviii</sup></sup>, avait laissé tant de souvenirs en Algérie, me fit le meilleur accueil et me recommanda chez quelques familles, entre autres, chez le Préfet, M. le Comte de Rambuteau. Mais la connaissance qui m'était la plus agréable était celle de M. et Mme Deltour; leur adresse m'avait été donnée par M. Privat, de Campagnac, libraire à Toulouse. Ils me remirent pour Saint-Laurent l'ostensoir de leur ancienne chapelle, du temps qu'ils tenaient une institution à Toulouse.

Aidé et guidé par la bonne Providence, la quête ne chôma pas; MM. les Curés ne faisait pas trop de difficultés pour les petits sermons et les quêtes dans les églises, même dans l'église de la paroisse de Saint-Cyprien. Trois mois plus tard, ce quartier fut dévasté par l'inondation de la Garonne.

A cette époque de l'année, c'est bien la ville qui pouvait donner le plus, car les quêtes à Saint-Gaudens, Montréjau, Bagnères-de-Luchon n'étaient guère encourageantes.

En mars, nous trouvant sur les limites du diocèse, nous allâmes jusqu'à Lourdes afin d'avoir la consolation de remercier Notre Dame de la protection qu'elle nous avait accordée. Le R. P. Sampé, supérieur des missionnaires, voulut bien nous donner l'hospitalité à leur presbytère, situé, dans ce temps-là, tout près de la piscine.

Aux abords de la Basilique, une dame nous aborda vers la tombée de la nuit: "Ne venez-vous pas de Saint-Laurent-d'Olt", nous dit-elle. - "Mais oui, Madame, lui fut-il répondu; comment pouvez-vous connaître cette paroisse du Rouergue?" - "C'est que je vois que vous devez venir d'Algérie et je sais que Monseigneur Lavigerie vient de fonder un Séminaire arabe dans l'Aveyron, à Saint-Laurent-d'Olt. Je suis Mlle de Royère, ma sœur et moi nous connaissons Monseigneur Lavigerie et nous nous intéressons à ses œuvres. A propos, où êtes-vous logés?" - "Chez les Missionnaires de Lourdes. Le Père supérieur nous a donné une chambre" - "C'est bien pour cette fois, reprit Mlle de Royère, mais une autre fois que vous viendrez à Lourdes, nous serons heureuses de vous offrir l'hospitalité, ainsi qu'à tous vos confrères". Et en effet, ces bonnes dames ont toujours reçu avec générosité les Pères qui faisaient le pèlerinage de Lourdes. Je ne saurais dire pendant combien d'années elles ont pu exercer ainsi leur charité.

Après les fêtes de Pâques, vers le 10 avril, nous rentrâmes à Saint-Laurent où le Père Roger avait remplacé, comme supérieur, le Père Charbonnier, envoyé à Metlili. Mais je crois devoir ouvrir une parenthèse dans mon récit. Ayant quitté Toulouse le mercredi de la Semaine Sainte, je me dirigeai avec mon jeune kabyle, un peu fatigué des courses de quête, vers mon pays natal où nous arrivâmes le Jeudi Saint. Le Curé de ma paroisse, voulant faire plaisir à ma famille, me fit chanter la Messe de Pâques et aux Vêpres me permit de dire quelques mots aux paroissiens de Saint-Maurice-l'Exil. C'était la première fois qu'on me voyait monter à l'autel dans ma paroisse. Je ne saurais exprimer les sentiments que j'éprouvai ce jour béni. Sentiments de reconnaissance envers Dieu, sentiments de piété filiale envers mes parents, père, mère, frères, sœurs, oncles, tantes et cousins. Comme je priais pour tous! La famille Dugas voulut aussi me faire fête et je dus aller dire la sainte Messe à la chapelle du Colombier. Quelques jours plus tard, après une visite à Chozeau, chez ma sœur religieuse, sœur Marie-Philippe, nous nous dirigeâmes sur Saint-Chamond, pour saluer les parents du Père Charmetant. Là, nous vîmes une pieuse bienfaitrice, Mme Camille Thiollière; elle nous promit de s'intéresser à notre fondation de Saint-Laurent. Ensuite nous prîmes le chemin de Saint-Laurent par Le Puy, Langogne, Mende et Marvejols. Depuis Langogne, le voyage se faisait en voiture, le chemin de fer était en construction, le tunnel de Campagnac n'était pas encore achevé.

Notre arrivée était attendue avec impatience à cause d'une traite à payer et l'on comptait sur nous pour ce paiement. Grâce à Dieu on pouvait y faire honneur. La traite fut présentée quelques heures après notre arrivée et le crédit put encore une fois être sauvé. Pendant le mois du Sacré-Cœur, nous arriva le secours promis par Mme Camille Thiollière, de Saint-Chamond, et depuis cette époque la Providence fut généreuse.

Avec plaisir, je repris mes fonctions de professeur, de surveillant et d'économe, avec la vie régulière. On ne tarda pas à refaire connaissance avec M. et Mme Deltour, revenus de Toulouse pour passer l'été à la Naxe. Comme ils avaient à la Naxe une chapelle, on était heureux d'y aller à tour de rôle dire la Sainte Messe. Le curé de Saint-Laurent, M. Germain, venait quelquefois partager notre dîner. Il nous indiquait les lieux de promenade: à la Plagne, à la Boulesque, à Canac, etc. Une fois, son cousin, curé d'une paroisse des bords du Lot, nous fit faire une pêche merveilleuse. Les poissons semblaient s'être entendus pour remplir le filet à la grande satisfaction de nos jeunes arabes.

Une autre fois, nous fûmes très bien reçus par les professeurs du Collège de Marvejols. Le but de nos petites promenades était le plus souvent la propriété du Maire, M. de Saint-Urbain.



Au mois de juillet, une dizaine de nos enfants furent envoyés à Marseille(39)<sup>xxxix</sup>; c'était le moyen de conserver les autres. On me chargea de les accompagner et de les confier au R. P. Arnaud, supérieur des Frères de Saint-Pierre-ès-Liens(40)<sup>xl</sup> à Marseille; le voyage se fit sans encombre. A la fin de septembre, j'accompagnais notre Supérieur, le Père Roger, à la retraite, à la Maison-Carrée. Pendant cette retraite, le Père Roger a été retenu presque tout le temps au lit, souffrant de ses névralgies.

Quelques jours après la clôture de la retraite, je reçus l'ordre d'aller à Marseille et de prendre huit des enfants que j'y avais conduits chez le R. P. Arnaud; pour les conduire à Turin, chez Don Bosco(41)<sup>xli</sup>. Me conformant aux recommandations du R. P. Deguerry(42)<sup>xlii</sup>, je conduisis les huit enfants désignés, par le bateau, jusqu'à Gênes, de manière à leur donner à entendre qu'on les conduisait en Algérie. De Gênes, le train nous transporta à Turin, où nous arrivâmes vers onze heures et demie de la nuit. Heureusement Don Bosco avait envoyé un professeur pour nous recevoir à la gare.

Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes nous présenter à Don Bosco, lorsqu'il sortait de la chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice, où il avait dit la Sainte Messe. Un grand nombre d'enfants l'entourèrent aussitôt, lui baisèrent la main; puis il vint à nous, demanda des nouvelles de Monseigneur Lavigerie, eut un mot pour chacun des jeunes arabes. Bien qu'il eut un millier d'enfants dans l'établissement de Turin, il n'avait pas d'habits pour remplacer les gandouras et les burnous des enfants que je lui conduisais. La matinée fut employée à visiter les ateliers et l'après-midi il nous fit accompagner en ville pour voir les églises et le Palais Royal. Le costume arabe attirait les regards, mais nous facilitait l'entrée des monuments. Au Palais, on nous montra le Saint Suaire, dans la chapelle. Les curiosités de la ville de Turin avaient peu de charmes aux yeux de nos jeunes africains; ils se voyaient encore condamnés à passer l'hiver dans un pays où ne fleurissait pas l'oranger. Ils ne comprenaient guère que c'était pour leur bien, pour leur faire apprendre des métiers qu'ils exerceraient plus tard en Algérie.

Ce jour-là Don Bosco eut la bonté de me faire dîner et souper à côté de lui au réfectoire des professeurs, clercs et laïques de la maison. Au commencement du repas, un de ces messieurs montait en chaire et commençait la lecture: "La storia di Bossuet". Après quelques minutes de lecture, Don Bosco donnait *Deo Gratias*. Il me disait alors qu'il estimait beaucoup les œuvres de Monseigneur Lavigerie. Il pensait qu'il n'aurait pas envoyé si tôt des enfants à Turin; il lui avait écrit que dans deux ou trois mois s'ouvrirait une de ses maisons à Nice, là le climat aurait été plus favorable aux jeunes arabes. Il était heureux, car ce jour-là même plusieurs de ses prêtres étaient à Rome aux pieds de Pie IX pour demander au Saint Père sa bénédiction avant de partir pour la Patagonie où ils étaient envoyés pour fonder des missions. "Ecoutez bien, Père, me disait-il, je suis sûr que les premiers missionnaires que j'envoie dans ces pays auront beaucoup à souffrir, il est même probable qu'ils seront mangés par les sauvages. Mais d'autres suivront et fonderont des chrétientés". Il me parlait aussi de la maison en voie de prospérité de San Pier d'Arena, près de Gênes. Le soir, après souper, je fis mes adieux à ce protecteur de l'enfance et je lui demandais sa bénédiction. En partant, je bénissais la Providence de m'avoir fourni l'occasion d'approcher un saint, un fondateur d'œuvres. Dieu me fera-t-il la grâce de devenir un homme selon son cœur, un homme de charité! Ne devrais-je pas plutôt me demander si je corresponds bien aux grâces de Dieu? A l'exemple de l'Apôtre, lorsqu'il s'écriait: "Gratia Dei in me vacua non fuit. Omnia possum in eo qui me confortat"(43)<sup>xliii</sup>. Mais je ne sais encore si la volonté de Dieu m'appellera dans une mission d'Afrique après avoir fait mes premières armes comme professeur. Le soir même, je prenais le train pour le retour à Saint-Laurent, par le Mont-Cenis et Lyon.

Les Pères Lévesque et Moinet(44)<sup>xliv</sup> viennent à Saint-Laurent remplacer le Père Chevalier; rappelé à Notre-Dame d'Afrique, et le Père Dioré nommé curé de Sainte-Monique des Attafs. Père Lévesque était du pays; Sévérac est assez près de Saint-Laurent; il était donc préférable que l'économat lui fût confié, et sur le consentement du conseil de la maison, je fus déchargé de cette fonction. Quelque temps après, le Père Roger, nommé aux Attafs, fut remplacé par le Père Pascal(45)<sup>xlv</sup>.

Parmi nos élèves, quelques-uns réussirent plus tard, mais ce sera le petit nombre. On peut citer Roch, qui devient le Père Roch(46)<sup>xlvi</sup>, prêtre missionnaire, mort en 1910, après avoir beaucoup travaillé à la conversion des âmes. Citons encore ceux qui devinrent docteurs-médecins: Frédéric, Lin, Michel, Félix et Vital(47)<sup>xlvii</sup>.

**1876** Plusieurs de nos enfants arabes n'étaient pas encore baptisés; sur le désir de Monseigneur Bourret(48)<sup>xlviii</sup>, évêque de Rodez, nous en préparâmes douze au baptême et la cérémonie fut fixée au Samedi Saint, 15 avril 1876, à la Cathédrale de Rodez. Comme cette cérémonie était extraordinaire dans ces pays, il nous fut assez facile de trouver des parrains et des marraines, soit à Saint-Laurent-d'Olt, dans les familles Galonier, de Saint-Urbain et Vidal; à Rodez, dans les familles Affre de Saint-Rome, Boysset, sénateur, etc. Le Père Bridoux voulut aussi être parrain d'un enfant. La cérémonie du Samedi Saint dans une Cathédrale est déjà bien longue; elle fut encore allongée par ces douze baptêmes d'adultes. Monseigneur Bourret voulut faire lui-même ces douze baptêmes. Il appela auprès de lui les séminaristes employés à la cérémonie: "Approchez, leur dit-il, et voyez comment on doit baptiser sans ménager l'eau, ordinairement on la ménage trop". Et il inondait la tête de ces grands garçons. Aux noms indiqués à chaque baptisé, il ajoutait un nom d'apôtre. Après la cérémonie, il dit que c'était la plus belle cérémonie qu'il avait faite en sa vie. Il l'écrivit à son illustre ami, Monseigneur Lavigerie, et il le remercia de lui avoir donné l'occasion et la consolation de coopérer de loin à son œuvre en faisant ces baptêmes(49)<sup>xlix</sup>. Le lendemain, fête de Pâques, Monseigneur eut la bonté de nous inviter à sa table.

Trois mois plus tard, en juillet, une dizaine de nos enfants sous la direction de deux Pères, eurent le bonheur de faire le pèlerinage de Lourdes. A leur retour, ils furent accompagnés par deux prêtres du diocèse de Grenoble, mes condisciples du Grand Séminaire. Le dimanche suivant devait avoir lieu à Rodez le couronnement de Notre Dame de Ceignac; il fut décidé que les Pères et les enfants qui n'étaient pas allés à Lourdes iraient à Rodez assister à cette cérémonie. Il fut convenu qu'on ferait le trajet à pied; nos deux visiteurs consentirent à nous accompagner dans cette promenade de 56 kilomètres. On partit de Saint-Laurent le vendredi après dîner, afin de coucher à Laissac dans l'école des Frères et le samedi on arrivait à Rodez où le Père Levesque ne put nous trouver un logement. Les Frères du Saint-Viateur consentirent à nous prêter leurs classes dans leur collège de Camonille, près de Rodez. Il y avait foule à Rodez, et, en effet, grâce au beau temps, la cérémonie fut grandiose. Elle était présidée par S. E. Monseigneur Chigi(50)<sup>l</sup>, nonce à Paris, entouré de plusieurs évêques, parmi lesquels se trouvait Monseigneur Bonnet(51)<sup>li</sup>, évêque élu du diocèse de Viviers.

Mes deux amis grenoblois prirent le train à Rodez pour continuer leur voyage et le lundi matin nous reprîmes la route de Saint-Laurent-d'Olt. On ne s'était guère reposé à Rodez, aussi la marche était plus modérée qu'à l'aller. Arrivée dans l'après-midi à Saint-Saturnin, l'excellente famille de M. Touzary, secrétaire de l'évêché, nous offrit une copieuse réfection à laquelle on fit honneur. Après un moment de repos on se mit en route tout péniblement, content d'arriver

après un heureux voyage, dans l'espoir que la Sainte Vierge nous tiendra compte de notre bonne volonté.

Les vacances se passèrent à faire des petits travaux et de grandes promenades dans les environs. Au mois d'octobre 1876, les Pères furent appelés à la retraite à la Maison-Carrée. Avec le Père Moinet, je fus désigné pour garder la Maison. Mais j'avais le pressentiment que mon stage était terminé dans cette maison que j'avais contribué à fonder et où régnait un bon esprit avec une tendre dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, à la Sainte Vierge, à Saint Joseph et aux Saints Anges. En effet, vers le milieu d'octobre, une dépêche de Maison-Carrée m'apprenait ma nomination à Bou-Saada(52)<sup>lii</sup>, paroisse située à environ trois cents kilomètres au sud d'Alger. Mes préparatifs furent bientôt terminés au milieu des visites des braves gens du pays qui m'avaient toujours, depuis la fondation de la maison, témoigné beaucoup de sympathie. Il m'en coûtait aussi de me séparer de mes élèves auxquels je m'étais attaché depuis deux ans et demi. Au milieu d'eux, j'avais terminé mon noviciat et fait mon apprentissage de la vie de missionnaire. Mon départ coïncidant avec l'arrivée des confrères et de mon remplaçant, je me séparai avec peine du Père Moinet avec lequel je devais, six ans plus tard, correspondre entre Zanzibar et le Lac Tanganika, en ma qualité de procureur.

A la fin de mai 1890, j'ai eu l'occasion de revoir Saint-Laurent-d'Olt, en revenant de la fête de la consécration de la Cathédrale de Carthage et peu après pour assister à une retraite annuelle, mais alors on arrivait à Saint-Laurent par le chemin de fer.

## **BOU-SAADA**

Vers le milieu d'octobre, une dépêche m'annonce ma nomination à Bou-Saada. Je quittais à regret cette maison de Saint-Laurent-d'Olt au moment où les Pères revenaient de la retraite.

Arrivé à la Maison-Carrée je commençais aussitôt ma retraite sous la direction du R. P. Livinhac(53)<sup>liii</sup>. A la fin de cette retraite, Monseigneur l'Archevêque me donna ses instructions. Je devais remplir les fonctions de curé de la paroisse, d'aumônier militaire et d'aumônier d'hôpital. A ce dernier titre, j'étais impatientement attendu: Bou-Saada était sans prêtre au moment où sévissait parmi les soldats et surtout les disciplinés, une épidémie de dysenterie et de fièvre typhoïde, outre quelques cas de choléra. Défense expresse était portée à mes confrères et à moi de fréquenter le cercle militaire, même d'y aller, de prendre et d'accepter à manger ou à boire dans la paroisse en dehors du presbytère. Mes deux confrères étaient le Père Plagne(54)<sup>liv</sup> et le Frère Louis ou Ludovicus(55)<sup>lv</sup>. Nous étions partis à la fête de la Toussaint.

Nous prîmes à Alger la voiture d'Aumale et à Aumale, grâce à la recommandation de M. le Curé, le Commandant supérieur nous fit donner des mulets du train des équipages. Nous dûmes faire en quatre jours le trajet d'Aumale à Bou-Saada.

Enfin j'entrevois le désert et j'espérais bien aller plus loin, dans le désert véritable, celui de Tombouctou, comme nous disions du temps du noviciat. D'Aumale à Bou-Saada on ne voit plus un arbre; tantôt on piétine le sable, tantôt on passe au milieu des champs d'alfa; plus loin le sentier est rocailleux. Pour éviter la chaleur, on partait avant le lever du soleil et il nous était facile, sur le mulet, de faire nos prières et notre méditation. Ne semblait-il pas que nous étions plus près du ciel et plus à l'abri des distractions?

Enfin, nous apercevons Bou-Saada derrière les dunes de sable d'où émergent ses trois minarets. L'oasis contient environ trois mille habitants, dont un tiers de juifs, une centaine d'Européens, Maltais pour la plupart, à peu près deux cent cinquante disciplinés et une compagnie de zouaves. Voilà notre champ d'évangélisation. La paroisse, depuis 1857, a eu cinq ou six curés envoyés par l'Evêché de Constantine, elle devait être peu encourageante pour ses pasteurs. Le confessionnal se trouvait dans la sacristie de cette petite chapelle appelée église. Les autorités avaient bien fait construire une église, mais la voûte s'était effondrée et même après les réparations on n'osait s'en servir.

L'épidémie durait toujours; près de soixante disciplinés étaient soignés à leur campement, dans des maisons construites sur le modèle des maisons arabes, et la mort venait assez souvent y faire des victimes. Vers la fin de novembre, un nouveau major se décida, et c'était bien le moyen d'enrayer les maladies, à renvoyer en convalescence tous ceux qui pourraient supporter le voyage et tout s'arrangea pour le mieux.

Mon confrère, le Père Plagne, commença aussitôt à soigner les malades et ceux-ci étaient nombreux. Dans ce pays de chaleur et de sécheresse, il y a beaucoup de vieillards et presque tous plus ou moins aveugles, à cause probablement du manque de propreté.

Notre Commandant supérieur, faisant fonctions de maire, était M. Pan-Lacroix. Dès la première visite que je lui fis, il y alla aussi de ses recommandations. "Vous êtes jeune, me dit-il, vous n'avez pas encore l'expérience de ces pays qui portent à l'impatience, à la colère ou au moins à la précipitation. Il faut, en toute occasion, avoir de la patience, savoir attendre, avec le temps tout arrive à s'arranger et on ne se repent jamais d'avoir agi avec calme et avec modération". Enfin, il nous était sympathique, il eut même un peu plus tard la bonté de nous avertir que l'aide-major militaire nous avait dénoncés à Alger comme faisant illégalement la pratique de la médecine, ce qui me permit d'en référer aussitôt à Monseigneur Lavigerie. Quelques semaines après l'aide-major était changé de garnison et les malades venaient plus nombreux demander des remèdes, quelquefois quatre-vingts par jour.

**1877** Mais notre bourg de Bou-Saada ne resta plus longtemps dans le calme. Une dénonciation adressée au Gouverneur général de l'Algérie, le général Chanzy(56)<sup>lvi</sup>, attaqua les autorités militaires; elle citait des faits qui, malheureusement, étaient vrais. Le Commandant supérieur en reçut une copie et aussitôt il vint m'en faire part en me disant que le Curé seul n'avait rien contre lui dans cette dénonciation et il ajoutait que nous avions agi sagement en ne mettant jamais les pieds au Cercle militaire. Même deux officiers en vinrent aux mains dans le bureau arabe. Le résultat de cette triste affaire fut le rappel à Alger de tous les officiers. Ils partirent à l'arrivée de leurs remplaçants. Ce fut le jour de la fête de Saint Joseph, le 19 mars 1877, que j'allais faire mes adieux à Mme Pan-Lacroix. Elle me recommanda de prier pour elle et pour sa famille. Quatre mois après, nous recevions l'annonce de sa mort.

Le nouveau Commandant supérieur fut M. Ruysen, du département du Nord; il avait placé ses deux fils au Collège Saint-François-Xavier à Alger. Il voulut bien nous venir en aide pour faire construire, à la cure et aux frais de la commune, un hangar destiné aux malades. Mais il ne voulut pas rester dans ce poste; il demanda et obtint son changement et son retour en France. Il fut remplacé par M. Maréchal, dont nous n'eûmes pas à nous louer.

Les fêtes de Pâques ne nous apportèrent guère de consolation: quatre paroissiens et une vingtaine de disciplinés firent leur devoir. Deux de ces derniers firent leur première communion après avoir eu à part des instructions suffisantes, avec la permission du commandant de discipline. Hélas! nous n'avons pas non plus cette sainteté qui touche les cœurs et les ramène de leur torpeur et de leur indifférence.

Le dimanche de Quasimodo se passa à M'sila, situé du côté de Sétif, à soixante-dix kilomètres de Bou-Saada, et appartenant à notre paroisse. Je reçus un accueil amical chez le Commandant, M. Durand, mais les quelques familles catholiques de cette oasis ne manifestèrent aucun empressement à faire leurs Pâques. Les commandements de l'Eglise y étaient inconnus. La Sainte Messe a été dite à l'école; on y a bien assisté; un petit corps de musique militaire de Sétif a joué quelques morceaux religieux. On devait danser le soir, ce qui expliquait la présence des musiciens. Dans l'après-midi, fantasia de huit cents cavaliers arabes; cette fantasia n'était pas sans inquiéter le Commandant; il craignait de recevoir une balle au moment du défilé. Malgré ses appréhensions, tout s'est bien passé. Mais je ne pus m'empêcher, à mon départ de M'sila, de secouer la poussière de mes souliers; j'avais visité toutes les familles sans espoir de les ramener. Le meunier m'a fait bénir la tombe de son enfant. Une famille maltaise ayant un enfant d'une dizaine d'années avait bien dans la maison une lampe allumée devant la Vierge, mais on n'était pas encore marié à l'église; on a bien promis d'y venir, c'est tout.

Après la retraite, le Père Plagne et le Frère Louis furent remplacés par le Père Normand<sup>(57)<sup>lvii</sup></sup> et le Père P. Moulin. Nous pûmes alors organiser une école pour les enfants arabes. Le Père Moulin soignait les malades et le Père Normand enseignait à une vingtaine d'enfants les rudiments de la grammaire française et de l'arithmétique. La classe n'était pas grande et le mur en terre n'était pas suffisant pour amortir le bruit. Le capitaine de Saint-Germain, logé dans la petite maison voisine, pouvait entendre à satiété les "b-a-ba"; toutefois il ne s'en formalisait pas. Les jours de congé on faisait des promenades, une entre autres au Hamel, à quelques kilomètres au sud-ouest de Bou-Saada, chez le grand marabout. Nous étions bien reçus et bien traités, nous pouvions visiter la zaouïa et la propriété. Nous y portions des remèdes. Il est venu à l'époque du jour de l'an en ville chez le commandant et il a profité de cette occasion pour nous faire une visite au presbytère, à la stupéfaction des Arabes.

**1878** Au mois de février 1878, nous reçûmes du R. P. Deguerry l'ordre de nous tenir prêts à quitter Bou-Saada. Monseigneur l'Archevêque avait reçu du Saint Père l'autorisation d'envoyer des missionnaires au centre de l'Afrique, près des grands lacs; on devait nous rappeler et nous placer dans d'autres postes. Le Père Moulin était désigné pour la première caravane<sup>(58)<sup>lviii</sup></sup> et devait se rendre à Alger; j'étais nommé avec le Père Normand aux Beni-Ismaïl<sup>(59)<sup>lix</sup></sup>, en Kabylie.

Quelques jours après nous reçûmes le Père Vignard, il était nommé curé de Bou-Saada. Il n'avait pas signé son acceptation des missions de l'Afrique Equatoriale et il s'était retiré de la mission. Après avoir célébré un service pour Pie IX, dont nous venions d'apprendre la mort<sup>(60)<sup>lx</sup></sup>, nous partîmes tous les trois pour notre nouvelle destination. A notre passage chez M. le curé d'Aumale, M. Teyssère, nous apprîmes l'élection de Léon XIII<sup>(61)<sup>lxi</sup></sup>. Nous nous dirigeâmes sur Aïn-Bessem et Bouïra, où le Père Moulin prit la route de Maison-Carrée et nous le sentier des montagnes de Kabylie, dans la direction de Bou-Noh après avoir reçu, pour la nuit, l'hospitalité chez M. l'abbé Valette, curé de Bouïra.

23 FÉVRIER. - Nous trouvons aux Beni-Ismaïls les Pères Barbot(62)<sup>lxii</sup> et Bouillon(63)<sup>lxiii</sup>. La maison construite par le Père Barbot n'est pas entièrement achevée si ce n'est la chapelle et la chambre commune aux trois Pères. Le Père Barbot nous quitte et va rejoindre à la Maison-Carrée les missionnaires de la première caravane pour le centre de l'Afrique. Nous faisons la visite de présentation à Dra-eI-Mizan, chez M. le curé Ravaille et chez l'administrateur, M. Choynet. Nous nous mettons ensuite en quête d'élèves pour la classe; c'est tout ce qu'on peut faire avec le soin des malades. Ceux-ci connaissent déjà le chemin de la mission. Nous prenons le garde-champêtre kabyle et nous parcourons les villages de la tribu des Beni-Ismaïls. Nous faisons promettre, non sans peine, à plusieurs pères de famille, d'envoyer leurs enfants à l'école, école neutre bien entendu, puisque nous devons être très prudents pour les questions religieuses. Peu à peu les enfants s'habituaient à nous et nous en reçûmes plus de quarante.

L'été fut très chaud; nous n'étions pas assez garantis contre la chaleur, et, d'ailleurs, notre budget ne nous permettait pas d'avoir assez de confort. Nous tombâmes tous les trois malades à la fin de l'année scolaire. Obligés d'aller à l'hôpital de Dra-eI-Mizan, nous y passâmes le mois d'août à nous relever de notre état d'anémie, et quelques jours passés à la Maison-Carrée, avant la retraite, finirent par nous remettre.

Au mois d'octobre eut lieu la rentrée des classes; nos élèves furent fidèles à venir, du moins pour le plus grand nombre. Le Père Sivignon(64)<sup>lxiv</sup> vint remplacer le Père Bouillon, nommé à un autre poste. Comme les dimanches nous paraissent longs et tristes! Pas de classe; du reste, c'était jour de marché à Boghni et tout Kabyle qui se respecte doit aller au marché, voir, prendre des nouvelles. D'ailleurs nous n'avons aucune cérémonie religieuse, la moindre cérémonie, même la cloche offenserait la liberté de conscience et serait interprétée comme un délit et une excitation à la révolte des Kabyles, dont la religion devait être respectée. Enfin nous nous soumettons; l'obéissance vaut mieux que les victimes, mais de tout cœur nous appelons le jour où le missionnaire pourra, sans difficulté, annoncer la parole de Dieu et sauver ces pauvres âmes si abandonnées.

**1879** Au commencement de janvier 1879, nous recevons du R. P. Deguerry l'invitation d'aller assister à la bénédiction de la maison des Beni-Mengallet; la cérémonie était fixée au jour de la fête de l'Epiphanie. Il nous restait juste le temps de faire le voyage; je m'y rendis avec le Père Normand, par les Ouadhias. Nous eûmes le plaisir d'y rencontrer des confrères de tous les postes de Kabylie. Le retour se fit par Fort National et les Ouadhias.

Un mois après, le 2 février 1879, j'apprends que le Conseil m'a désigné pour aller dans le diocèse d'Arras chercher les ressources nécessaires à la construction d'une nouvelle maison aux Beni-Ismaïls; celle qui nous abritait se fendait de partout et bientôt il ne serait plus prudent de l'habiter; elle glissait sur un terrain de terre glaise. Je laisse la direction de la maison au Père Sivignon et je gagnais la Maison-Mère d'où, après quelques jours, j'allais solliciter la charité des bons catholiques de l'Artois. A la même époque, le Père Voisin(65)<sup>lxv</sup> quêtait dans le diocèse de Cambrai. On était heureux de se voir et de s'encourager de temps en temps.

Grâce à la divine Providence, je trouvais bon accueil auprès de Mgr Lequette(66)<sup>lxvi</sup>, évêque d'Arras, et auprès du Supérieur du Petit Séminaire, M. Labouré(67)<sup>lxvii</sup>, devenu plus tard évêque et cardinal. Ma quête commençait avec le mois de Saint-Joseph; c'était d'heureux augure d'être en faveur auprès du patron des quêtes. Après ce puissant protecteur, j'avais aussi le soutien des familles et des condisciples des confréries d'Arras, les Pères Bridoux, Lourdel,

Toulotte, Carpentier; tous me portaient beaucoup de sympathie. Les principaux centres furent visités pendant les mois de mars, avril, mai et juin. En juillet, on m'autorisa pour finir mon temps, à aider le Père Voisin dans les pays flamands du diocèse de Cambrai, depuis Lille jusqu'à Dunkerque. S. E. le Cardinal Régnier(68)<sup>lxxviii</sup> voulut bien me donner cette permission.

Le 31 août, je quittais Dunkerque avec le Père Voisin, pour aller à la retraite à Maison-Carrée vers le 16 septembre. Nous voyageons sur le bateau entre Marseille et Alger avec un groupe de députés chargés de faire une enquête sur notre colonie d'Algérie(69)<sup>lxxix</sup>. L'un d'entre eux, Albert Joly, demande à mon confrère le nom de l'évêque d'Alger. Apprenant que Mgr Lavigerie était archevêque d'Alger: "Ah oui, reprit-il, j'ai entendu dire que c'est un homme intelligent". Nous apprîmes dans la suite qu'il avait fait une visite à Mgr l'Archevêque.

A la fin de la retraite, on se rend à Saint-Eugène, où devaient se publier les nominations, au palais de Monseigneur. Grand fut mon étonnement lorsque je m'entendis désigner pour Tripoli(70)<sup>lxxx</sup>; je ne savais même pas qu'on devait y établir une procure. Pour ce poste, sont nommés le Père Hautteœur(71)<sup>lxxxi</sup> et le Frère Raymond(72)<sup>lxxxii</sup>. J'acceptais de grand cœur cette nouvelle orientation dans ma vie; je n'avais qu'à me "soumettre à la volonté de Dieu, indiquée par mes supérieurs". Le Père Labardin(73)<sup>lxxxiii</sup>, devenue plus tard Père trappiste, sous le nom de Père Etienne, me remplaçait aux Beni-Ismaïl et était chargé de bâtir la nouvelle résidence. Ce n'est que le 23 octobre, que mes deux confrères et moi, nous prîmes à Alger un bateau anglais pour Malte où nous arrivâmes le 26 au matin. Difficultés pour les bagages, pour les deux chiens que nous avions avec nous; enfin, nous pûmes, non sans peine, descendre à l'Hôtel de Paris. Peu après nous avons la consolation de dire la Sainte Messe à la cathédrale San Giovanni. Nous dûmes attendre pendant quelques jours à Malte la correspondance avec Tripoli par le bateau italien. Il n'y avait pas encore les services de bateaux qu'il y a maintenant. Pendant notre séjour à Malte, nous visitons, en compagnie de M. Xuéreb, les églises de la Valette, celle de Civitavecchia, le palais du Gouverneur de Malte. Mgr Lavigerie avait fait louer deux villas près de La Valette et M. Xuéreb avait été l'intermédiaire de cette location; nous lui portions de la part de l'Archevêché les termes échus de ces deux loyers. Ces deux villas étaient le Palazzo Léoni et le Palazzo Rosso; dans cette dernière villa, fut installée plus tard une école apostolique(74)<sup>lxxxiv</sup>.

Le jeudi, 30, nous faisons transporter nos bagages sur un petit bateau italien, le "Caprera", de la Compagnie Rubattino, et nous nous embarquons pour Tripoli. Une tempête a secoué pendant toute la nuit notre petit navire. Installés autour de la salle à manger nous avons vu le va-et-vient de nos valises, de la vaisselle du bateau, que le roulis faisait manœuvrer avec un tapage presque égal à celui des vagues. Le lendemain avant midi, nous étions en vue de Tripoli par un temps calme et un beau soleil. La ville, située au bord de la mer, semblait être encadrée par la verdure des palmiers et des oliviers de l'oasis. Le port, formé par une ceinture de rochers a une entrée assez étroite en face d'un fort turc.

Nous nous empressons d'aller faire notre visite à M. Féraud, consul général de France. Il nous fait ses recommandations et nous promet son appui le plus bienveillant. Il nous fait conduire à notre résidence de l'oasis. Quelques mois auparavant, le Père Richard(75)<sup>lxxxv</sup>, se rendant à Rhadamès, avait, à son passage à Tripoli, acheté une maison et un jardin pour les missionnaires qui devaient gérer la procure. Notre arrivée à Tripoli mit en émoi les Pères Franciscains; ils se demandaient si nous allions faire du ministère à Tripoli, comme quelques confrères en faisaient dans le nord de la Tunisie. M. le Consul n'eut pas de peine pour les rassurer en leur affirmant

que nous ne nous occuperions que de la procure en faveur de nos confrères du désert. D'ailleurs, les Franciscains n'exerçaient leur ministère qu'auprès des Maltais et des Italiens de Tripoli; ils ne faisaient pas de mission proprement dite auprès des indigènes. Tripoli, outre la mission des Franciscains, possède un hôpital et une école de filles tenus par les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille. Un an plus tard viendront à Tripoli des Frères Marianistes, pour tenir l'école de garçons dirigée par des frères Franciscains : le Consulat donnait au nom de la France une subvention de 600 francs par an à chacune de ces œuvres.

Notre pauvre résidence était située sur les confins de l'oasis et du désert, à environ 3 kilomètres de la ville. Nous étions donc tout à fait isolés avec le soin des malades pour occupation. La culture du jardin n'était pas rémunératrice à cause de l'eau. On devait tirer de deux puits l'eau nécessaire à l'arrosage. Les deux domestiques, un nègre et un fezzan, absorbaient tout le bénéfice de l'exploitation du jardin. Celui-ci contenait une trentaine de dattiers, des orangers, des pommiers, quelques mandariniers, des jeunes oliviers ne donnant rien, et un carré de jasmins. Les légumes produisaient peu ou presque rien; ils ont si peu de valeur en ville à cause de la proximité de l'oasis.

Les relations avec les Pères de Rhadamès n'étaient pas très fréquentes. L'office de chameliers se faisait par des Djibelins, habitants des montagnes situées au sud de Tripoli, le Djebel Nefousa. On pouvait leur confier les commandes, mais pour l'argent nécessaire à l'entretien des Pères, on n'osait pas le leur confier. Avec l'autorisation du Pacha de Tripoli, Assim-bey, on portait l'argent au trésorier du gouvernement; celui-ci envoyait au Kaïmacan(76)<sup>lxxvi</sup> de Rhadamès l'ordre de verser la même somme aux Missionnaires. Ce Kaïmacan était le père de notre voisin de l'oasis: Bou-Aïcha.

Le Père Hautteœur s'occupa, au jardin, à planter des palmiers et à mettre l'exploitation en valeur, après toutefois que nous eûmes fait à notre habitation quelques réparations urgentes et arrangé une chambre pour nous servir de chapelle. Les constructions étaient primitives, à la manière arabe, avec une petite cour intérieure entourée de bâtiments bas et étroits. A la porte d'entrée, une petite salle servait aux malades qui venaient assez nombreux nous demander des remèdes. Comme ce coin de l'oasis était triste sur les confins de l'oasis et du désert qui sépare Tripoli des montagnes.

Le consul, M. Féraud, ne cessait de nous prêcher la prudence, surtout au point de vue religieux. On était au milieu des Musulmans et on ne pouvait parler de Dieu si ce n'est à la manière des Musulmans. Enfin, notre seule consolation était de baptiser quelques petits êtres *in articulo mortis*.

Nous allions de temps à autre, les jours de fête, assister aux offices à Tripoli, dans l'église des Pères Franciscains. Le Père Préfet, Padre Angelo di Sant'Agata(77)<sup>lxxvii</sup>, nous faisait quelques rares visites, surtout pendant la semaine sainte où il parcourait l'oasis pour bénir les maisons appartenant à des Maltais ou à des Italiens, mais elles étaient rares.

L'oasis est formée d'un grand nombre de jardins, assez bien cultivés et plantés d'arbres fruitiers; on y trouve l'oranger, le citronnier, le mandarinier, le grenadier, l'abricotier, l'olivier et surtout le palmier dont le panache domine tous les autres arbres. Chaque jardin contient l'habitation de son propriétaire et des logements pour ceux qui le travaillent, ordinairement des esclaves, des nègres amenés du Soudan par les caravanes des trafiquants tripolitains.



**1880** Au mois de février 1880, le Père Hautteœur, désigné pour aller à l'Afrique Equatoriale, est rappelé à la Maison Carrée et remplacé à Tripoli par le Père Pouplard(78)<sup>lxxviii</sup>. Rien de saillant dans les premiers mois de cette année; les malades continuent à venir se faire soigner.

A la fin du mois d'août, nous recevons deux confrères de Rhadamès: les Pères Guillet(79)<sup>lxxix</sup> et Kermabon(80)<sup>lxxx</sup>; ils se rendent à la retraite à la Maison-mère. Je me joins à eux pour aller aussi faire ma retraite et je laisse à la procure de Tripoli le Père Pouplard et le Frère Raymond.

A la fin de la retraite, le Père Pouplard et le Frère Raymond sont nommés au poste de Rhadamès d'où devaient partir trois Pères dans le but d'aller fonder une station à Ghat. Notre vénéré fondateur admettait la thèse du Père Richard: d'échelonner des postes dans le désert pour arriver au Soudan. Le Père Guillet était désigné pour la mission du lac Tanganika. Je revins à Tripoli où plus tard je fus rejoint par les Pères Moulin et Sivignon, deux anciens confrères que j'avais eus, le premier à Bou-Saada, le second en Kabylie, aux Beni-Ismaïl.

Peu après mon retour à Tripoli, arrivèrent les Pères Kermabon et Royer, mais leurs bagages et les provisions achetées en vue du poste de Ghat furent perdues à la suite d'un accident de bateau de la Compagnie Transatlantique. Il ne fallait pas songer à rejoindre Rhadamès sans de nouvelles provisions. Dans le conseil tenu à la Procure, il fut décidé que j'irais à Tunis auprès de Sa Grandeur Mgr Lavigerie lui exposer la situation et demander les fonds nécessaires en attendant les résultats des démarches faites pour se faire indemniser de la perte des effets. La démarche faite à la Marsa n'obtint pas de résultat; le Père Kermabon se fit autoriser par le conseil de la Société et alla chercher à Malte les ravitaillements indispensables. Après plusieurs mois d'attente, il put enfin organiser sa caravane et emmener à Rhadamès les Pères Royer et Pouplard ainsi que le Frère Raymond.

**1881** En janvier 1881, on reçut la nouvelle du massacre de la mission Flatters(81)<sup>lxxxii</sup>. Une lettre de notre vénéré fondateur m'ordonnait d'empêcher le départ de Rhadamès de la caravane des Pères pour Ghat; c'était une mesure de prudence. Heureusement la lettre arriva quelques jours avant le départ de la caravane et les Pères attendirent de nouveaux ordres à Rhadamès.

Tripoli n'avait pas de télégraphe, mais était depuis peu desservi par les bateaux de la Compagnie Transatlantique, qui n'eurent pas de peine à prendre toute la clientèle du fameux bateau Traboulous, du tunisien Karkani et des rares bateaux Rubattino, faisant de temps en temps escale à Tripoli. Nous avions des échos des événements qui se passaient alors en Tunisie(82)<sup>lxxxiii</sup>. Les troupes françaises partant de l'Algérie, menaient rapidement la campagne de la Kroumirie et se présentaient devant Tunis. La ville de Sfax opposa une assez longue résistance et supporta le bombardement. Le contrecoup de cette expédition se fit peu sentir à Tripoli. Cependant, la Turquie y concentra peu à peu environ 20.000 hommes de troupe. L'Italie comptait sur la Tunisie et elle ne vit pas sans dépit la marche des Français et surtout la signature du traité du Bardo qui donnait à la France le protectorat de la Tunisie. Elle se tourna vers la Tripolitaine et la Cyrénaïque où les Italiens formaient aussi presque la majorité des Européens. Mais les troupes turques s'exerçaient ostensiblement autour de la ville de Tripoli. Des canons envoyés de Constantinople étaient placés dans les forts aux environs de la ville. Enfin l'Italie renvoya probablement à plus tard l'exécution de ses projets sur la Tripolitaine(83)<sup>lxxxiii</sup>.

Vers la fin du mois d'août, le Père Sivignon alla seul à la retraite à la Maison-Mère et il revint après les exercices de la retraite. Au mois de décembre, le 21, nous eûmes la visite du R. P. Charbonnier, Supérieur Général, envoyé par Monseigneur Lavigerie pour faire la visite canonique de notre poste de Tripoli. Dans le courant de l'été, nous avons été éprouvés par les fièvres; on pouvait à juste titre l'attribuer à l'insalubrité de notre habitation. Aussi son premier soin fut de louer une maison sur les bords de la mer. Cette maison nous avait été offerte, elle était bien située et sans plus de retard nous opérâmes notre déménagement, ce qui fut vite fait vue la pauvreté de notre mobilier.

**1882** Le R. P. Charbonnier passa les fêtes de Noël auprès de nous et vers le 2 janvier 1882, il profita d'un bateau pour Port-Saïd afin de se rendre à Jérusalem. A peine ce bateau eut-il quitté le port de Tripoli que le consul de France, M. Féraud, nous fit savoir qu'un courrier de Rhadamès venait d'arriver et avait apporté la triste nouvelle du massacre de nos trois confrères les PP. Richard, Morat et Pouplard. Ces confrères avaient reçu pendant le mois de novembre la permission de partir de Rhadamès pour se rendre à Ghat et d'après ce que nous apprenions, ils avaient organisé leur départ très difficilement. Le Kaïmakan avait exigé qu'ils signassent une déclaration attestant qu'ils entreprenaient ce voyage à leurs risques et périls et que s'il leur arrivait malheur, on n'aurait pas à réclamer auprès du gouvernement turc. Les Pères qui restaient à Rhadamès durent aussi signer cette déclaration.

Le départ s'effectua le 21 décembre et les guides firent faire des détours à la caravane de sorte qu'on campa le soir non loin de la ville de Rhadamès et c'est ce soir-là que nos pauvres confrères ont été tués.

Je m'empressais d'envoyer cette douloureuse nouvelle à Monseigneur Lavigerie, qui se trouvait alors à Carthage, à La Marsa. Comme nous n'avions pas de télégraphe, j'envoyai par le bateau une lettre à M. Mattei, consul de France à Sfax, en le priant de télégraphier à Sa Grandeur. Nous apprîmes plus tard que Monseigneur avait reçu en même temps la nouvelle de M. Roustan, résident de France à Tunis.

Un mois plus tard, nos trois autres confrères de Rhadamès, les PP. Kermabon et Royer, ainsi que le Frère Raymond vinrent nous rejoindre à Tripoli. Ils apportaient les quelques objets qu'ils avaient pu se procurer de ce qui était resté près des corps au lieu du massacre, entre autre le burnous du Père Richard. Nous y avons compté seize trous de balles ou de poignard. Les guides étaient revenus à Rhadamès et plusieurs même avaient demandé l'hospitalité aux Pères.

Monseigneur avait été très affecté d'apprendre ce massacre de trois de ses enfants qui n'avaient pas hésité à donner leur vie pour étendre le règne de Dieu et faire connaître son saint nom. Notre douleur ne pouvait s'exprimer; nous avons toujours les regards fixés sur cet intérieur de l'Afrique, vers ce Soudan que nous voulions aller évangéliser et voilà, en cinq ans, deux massacres de missionnaires sur la route de ces missions. Quelle épreuve pour notre vénéré Fondateur!

Le Consul de France nous convoqua sans tarder pour aller voir le Pacha de Tripoli et lui demander de faire punir les coupables. Mais après toutes les explications qu'on a pu lui donner, il demanda aux Pères de Rhadamès sans s'émouvoir: "Comment viviez-vous là-bas à Rhadamès?". Il ajouta qu'il prendrait des renseignements et qu'il ferait son possible pour nous faire rendre justice. Décidément le démon tenait fermée pour nous cette route du Sahara. La

Providence suscitera, espérons-le, un autre chemin de pénétration vers le Soudan et vers ces contrées que nous désirons tant évangéliser.

Dans les premiers jours de mai 1882, une lettre de Maison-Carrée m'invitait à quitter immédiatement Tripoli et à me rendre à Alger pour aller de là fonder une procure à Zanzibar avec le bon Frère Raymond, revenu de Rhadamès avec les PP. Kermabon et Royer, après le massacre des PP. Richard, Morat et Pouplard. Nous prenons le bateau pour Tunis; nous avons le temps d'aller saluer les confrères de Carthage; nous en sommes réduits à passer par Marseille pour arriver plus vite à Alger. Les bateaux de la côte algérienne y mettent plus de temps à cause de leurs nombreuses escales. A Marseille, nous allons saluer Son Eminence le cardinal Lavignerie, à l'Hôtel de Noailles. Nous lui présentons nos respectueuses félicitations à l'occasion de son cardinalat(84)<sup>lxxxiv</sup>.

A notre arrivée à la Maison-Carrée nous apprenons que notre départ pour Zanzibar est différé jusqu'au mois de septembre, après la retraite annuelle. Entre temps, je suis envoyé en quête dans le diocèse d'Arras, déjà connu.

Me voici, à mon départ de Tripoli, à ma 33<sup>e</sup> année; l'âge avance et mes travaux sont, hélas! bien peu de chose, soit devant les hommes, soit devant Dieu. La procure de Tripoli n'avait plus de raison d'être, et, comme on pouvait le prévoir, elle serait enlevée et on abandonnerait Tripoli comme voie de pénétration vers l'intérieur.

Comme toujours, simple instrument dans la main de Dieu, je n'avais qu'à me conformer avec toute ma bonne volonté aux décisions des supérieurs en attendant mon départ pour Zanzibar. La quête ne me coûtait guère, surtout dans le diocèse d'Arras où j'avais déjà quêté en 1879. Quand on est connu, les démarches sont plus faciles; malgré cela, il faut reléguer en dernière place son amour-propre, sa petite fierté naturelle et se faire tout petit devant les autres. C'est un exercice qui, s'il est bien exécuté, doit être agréable au divin Maître. Aussi, que de fois on est édifié, par la charité, la générosité des donateurs et donatrices. Cette aumône que l'on reçoit est souvent accompagnée de sacrifices et de privations connus de Dieu seul! Elle ira ensuite appeler les bénédictions divines sur les âmes charitables.

Après la retraite du mois de septembre, on nous adjoignit le Père Barbot et c'est le 28 septembre que nous prîmes à Alger le bateau pour Marseille. Le 1<sup>er</sup> octobre, dimanche du Saint Rosaire, nous nous embarquons sur le *Sindh*, des Messageries Maritimes. Nous nous trouvons en compagnie du R. P. Toulotte(85)<sup>lxxxv</sup> en route pour Jérusalem; il nous quitte à Port-Saïd et nous faisons route par le canal de Suez pour la Mer Rouge et pour Aden. Là nous avons treize jours à passer en attendant le bateau de la British-India faisant le service de Zanzibar. Tout le monde sait que le séjour à Aden est loin d'être intéressant. Sur l'invitation du Père François, nous allons dans la mission des Pères Capucins de la ville d'Aden et nous tâchons de nous occuper jusqu'au passage du bateau. Nous voyons ces trois fameuses citernes, dites citernes de Salomon, échelonnées au pied des rochers pour recueillir l'eau de pluie. Depuis longtemps la pluie se faisait désirer, les fontaines étaient complètement à sec. Aden fait un grand commerce de cafés, mais on se demande comment les habitants peuvent vivre dans ce pays brûlé par le soleil et où l'on boit de l'eau de mer distillée.

Enfin notre séjour touche à sa fin, nous nous dirigeons vers Steamer-Point où nous avons laissé nos bagages et nous nous embarquons sur le *Simla* de la Compagnie British-India faisant le service de Bombay à la côte du Zanguebar(86)<sup>lxxxvi</sup>, le 27 octobre.

Nous laissons à droite le Cap Gardafui et à gauche l'île de Sokotora, et le 4 novembre, nous voyons l'île verdoyante de Zanzibar. Dans l'après-midi nous débarquons et nous allons demander l'hospitalité aux Pères du Saint Esprit, en attendant d'avoir un logement pouvant servir de procure. Nous trouvons bon accueil auprès des Pères qui avaient déjà reçu et aidé les missionnaires des trois premières caravanes. Nous allons ensuite nous présenter au Consul de France, M. Ledoulx. Il connaissait notre arrivée et le but de notre installation à Zanzibar. Je l'avais rencontré à Paris avec M. Greffulh, en me rendant dans le diocèse d'Arras où j'allais quêter dans les derniers jours du mois de juin.

Après plusieurs jours de recherches dans la ville et dans les environs, nous nous décidons à louer une dépendance de la maison d'un français établi depuis plus de trente ans à Zanzibar, M. Charles Adoux, alias French-Charly, comme on l'appelait.

Nous nous installons comme nous pouvons dans les quelques appartements dont nous pouvons disposer à côté de son magasin. Une chambrette servait de chapelle et nous avons le bonheur de posséder Notre Seigneur dans cette maison située au milieu des huttes des nègres. Notre divin Maître voulait bien consoler ses missionnaires en partageant notre pauvreté. Nous étions sous le coup d'une épreuve. Notre confrère le Père Barbot avait réussi à cacher son état de santé. Pendant tout le voyage il avait souffert de la dysenterie et son état empirait de jour en jour et le 4 décembre il succombait après avoir reçu le Saint Viatique. Le lendemain, l'enterrement devait avoir lieu à 4 heures, mais à 3 heures de l'après-midi, un incendie poussé par le vent détruisit un grand nombre de huttes et vint enflammer celles qui entouraient notre habitation. Les matelots des bateaux français et anglais stationnant dans la rade, furent envoyés pour arrêter les ravages du feu. L'enterrement de notre pauvre confrère ne put avoir lieu qu'à la tombée de la nuit.

**1883** Depuis quelques jours, nous avons avec nous un auxiliaire hollandais, M. de Groot(87)<sup>lxxxvii</sup>, revenu de Tabora pour raisons de santé. Il avait profité de la caravane de l'explorateur allemand Wisemann(88)<sup>lxxxviii</sup> pour revenir à Zanzibar. A la place du Père Barbot on nous envoya le Père Bornette(89)<sup>lxxxix</sup>, qui nous arriva vers la fin de janvier 1883. Le bon Frère Raymond, excédé de travail, tomba malade à son tour et il dut se faire soigner par les Sœurs à l'Hôpital des Pères du Saint-Esprit. Il lui fallut un mois pour se remettre et pouvoir reprendre son travail.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Zanzibar, malgré tous les ennuis, je m'étais appliqué d'abord à prendre contact par correspondance avec mes confrères de l'intérieur, ensuite à profiter de tout pour apprendre le *kiswahili*, indispensable dans ce pays. Je voulus prendre un professeur, puisque les livres manquaient; je n'avais que le Handbook, de Bishop Steer(90)<sup>xc</sup>, en anglais. Un Parsi consentit à me donner quelques leçons en anglais, il ne savait pas le français, moyennant 5 francs par leçon. Quand il arrivait, il posait sa coiffure, espèce de mitre, sur la table, à côté il mettait ses pantoufles et ses chaussettes; ensuite il luttait, pas toujours avec succès, contre le sommeil. Après quatre leçons, son élève pouvait se tirer d'affaire tant bien que mal. Le plus gênant c'était les traites envoyées de l'intérieur et payables à Zanzibar. Un Indien consentit, après renseignements pris chez les Pères du Saint Esprit, à nous faire

crédit en nous avançant une assez forte somme remboursable à Alger à la présentation, à cinq jours de vue de la traite.

Nous avons aussi le souci d'envoyer le courrier des confrères. Ces envois se font tous les deux mois par l'entremise de trois nègres chargés de porter les lettres de Zanzibar à Tabora. Ces nègres se joignent à ceux qui font le même service pour les missions protestantes, ils ont ainsi plus de sécurité pendant le voyage. Une fois nos hommes ont été volés par les rougas-rougas(91)<sup>xci</sup>; les lettres ont été déchirées; les nègres croient que ce sont des sorcelleries par lesquelles les blancs voient à certains signes mis sur le papier ce que pensent les blancs de l'Ulaya (Europe). Au courrier était jointe une montre et sa chaîne que le Père Hautteccœur avait demandées pour faire cadeau au Sultan Siké. Un des rougas-rougas ne trouva rien de mieux que de fixer la montre à son pied, la chaîne s'y prêtait facilement. Plus tard, grâce au Consul anglais, nos hommes furent délivrés et la montre rendue moyennant compensation, mais pas à l'état de neuf.

Les jours de fêtes nous allons assister aux offices à la Mission. Dans le but d'éviter tout malentendu avec les Pères du Saint Esprit, près desquels nous venions nous installer comme simples procureurs, il est convenu que les questions de nos missions respectives ne seraient pas soulevées entre nous; d'autre part nous ne ferions pas de ministère à Zanzibar.

Le long séjour à Zanzibar avait ruiné la santé de Charles Adoux, notre propriétaire; je le voyais assez souvent et je profitais de ces entrevues pour le disposer peu à peu à nous vendre une petite propriété qu'il possédait sur le bord de la mer, près de l'Hôpital de la mission. La petite maison était occupée par le chancelier du Consulat de France, M. Kouri. Le sultan, Saïd-Bargasch, aussi bien que les Pères du Saint Esprit, désiraient faire l'acquisition de ce petit coin si bien situé, mais à chaque demande d'achat, Charles Adoux répondait que si le bon Dieu la lui demandait, il ne la vendrait pas. Cependant sa maladie s'aggravant et aussi le besoin d'argent contribuèrent à le décider à nous céder cette propriété moyennant 24.000 francs, à la condition que personne ne le saurait. Ce qui n'empêcha pas qu'à peine l'acte de vente fut passé au Consulat de France, le 12 avril 1883, Charles Adoux reçut des reproches de la part du Sultan et le bon Père Etienne Baur nous dit qu'il fallait que la Providence nous voulût à Zanzibar, pour nous permettre d'acheter une maison qu'il désirait depuis dix ans. Pour contenter le Consul, nous dûmes payer un dédommagement à M. Kouri, chancelier. Il se logea ailleurs et nous pouvions à la fin d'avril 1883, nous installer dans notre résidence définitive.

Le 21 mai nous recevons les missionnaires de la caravane(92)<sup>xcii</sup>: les Pères Coulbois, Vyncke, Landeau et Pierre Giraud, et les Frères Gérard et Marie. Ils venaient d'arriver lorsque, le 29, nous apprîmes la mort du pauvre Charles Adoux. Jusqu'au dernier moment, il n'a pas voulu entendre parler de confession. Les nègres ont montré à son enterrement combien ils aimaient ce French-Charly qui, en étant honnête négociant, était généreux envers les pauvres nègres et leur rendait de grands services.

Nous organisons la caravane des Pères avec Tippo-Tip(93)<sup>xciii</sup>, le grand commerçant de l'intérieur et le grand trafiquant d'esclaves. Il fallait le ménager, car il pouvait faire beaucoup de mal à nos confrères avec une armée d'esclavagistes. D'autant plus que se trouvait aussi à Zanzibar un neveu du gouverneur d'Ujiji, du nom de Buana-Mkombe, recommandé par les pères du Tanganika. La caravane put partir vers le milieu de juillet. Il faut savoir attendre avec les nègres; on doit être patient avec eux. Tippo-Tip avait chargé un de ses lieutenants,

Mohamed ben Rhelfan, de prendre toutes les dispositions relatives à cette caravane et à son paiement.

**1884** Ce fut pendant le mois d'avril 1884 qu'arriva à Zanzibar le vaisseau-amiral *La Flore*, avec le contre-amiral Pierre, chargé par le gouverneur d'aller à Madagascar faire respecter les droits de la France par la reine de cette île. Nous eûmes la visite de l'amiral Pierre, auquel nous étions allés présenter nos devoirs de Français, à l'arrivée de son bateau. Il y eut dîner chez le Sultan en l'honneur de l'amiral et de son état-major. J'acceptais l'invitation qui m'avait été adressée, comme aux Pères du Saint Esprit. Ce repas ne manquait pas d'originalité. Son Altesse le Sultan reçoit à la porte de son palais ses invités arrivant en corps du Consulat de France. Le menu est imprimé, les plats sont abondants, le sirop remplace le vin, les musiciens goanais jouent pendant le repas. Les conversations ne sont guères animées, le Sultan ne parlant pas le français et les officiers ne connaissant pas le Kissouahili. On va prendre le café sur le balcon, du côté de la place. Un feu d'artifice y est préparé et, au signal du Sultan, les bombes apprennent à la ville que Son Altesse fait plaisir aux Européens. Les artificiers ont l'ordre de jeter dans la foule des nègres, venus sur la place pour voir ce feu d'artifice, des serpenteaux allumés. Les nègres aux jambes nues ne peuvent, malgré leurs sauts, éviter les brûlures de ces engins lancés à leur intention. Du haut de son balcon, le Sultan jouit des cris et du tumulte. Enfin, on voit s'élever trois petites montgolfières: rouge, blanche et bleue, que le vent pousse en pleine mer. "Elles vont vers la France", me dit le Sultan.

Cette année se passe sans peine, comme sans grand souci. La caravane est bien arrivée à sa destination et, grâce à Dieu, notre situation sur le bord de la mer nous est une garantie de salubrité autant qu'on peut y compter dans un pays toujours chaud et humide et où la végétation trouve son compte, mais les hommes déclinent bientôt par l'anémie et la fièvre.

La Préfecture Apostolique du Zanzibar fut érigée en Vicariat Apostolique et le 23 mars 1884 arriva à Zanzibar Sa Grandeur Mgr de Courmont(94)<sup>xciv</sup>, de la Société des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Magnifique réception à laquelle prirent part les goanais et les Consuls catholiques. Monseigneur voulut bien m'inviter à l'accompagner dans sa visite au Sultan de Zanzibar.

Le 29 mars, nous avons le plaisir de recevoir Monseigneur Livinhac, notre premier évêque, élu comme vicaire apostolique de l'Ouganda. Il est accompagné du Père Lévesque. Nous faisons visite à Monseigneur de Courmont et au Consul de France, M. Ledoulx. Le 3 avril, Monseigneur Livinhac, par l'entremise du Consul de France, est reçu en audience chez le Sultan Saïd-Bargasch. Nous l'accompagnons au palais; le Sultan fait des questions sur les voyages à l'intérieur, même sur notre résidence à Zanzibar, demandant si, comme par le passé, des mauvais génies viennent encore rôder autour de la maison. Le bateau doit passer le lundi de Pâques; nous célébrons la fête de Pâques avec Monseigneur. Mon confrère, le Père Bornette, part aussi, et il est remplacé par le Père Guillemé(95)<sup>xcv</sup>.

Pendant ces cinq années passées à Zanzibar, mon service est de servir d'intermédiaire entre mes confrères de l'intérieur et les supérieurs et le monde civilisé, ensuite d'organiser les moyens de transport pour les marchandises qui leur servent d'objets d'échange, puisqu'il n'y a plus d'argent dès qu'on est à quelques kilomètres de la côte. Pour l'envoi du courrier, je me suis arrangé avec M. Makchomordy, procureur des missions allemandes; nos porteurs vont ensemble et peuvent mieux se défendre en cas de danger. Une seule fois ils ont été arrêtés par les Massaïs, qui ont

fait un prisonnier, racheté plus tard. Les lettres ont été déchirées à titre de sorcellerie, les noirs ne peuvent comprendre qu'on se serve du papier pour se parler de loin. Le courrier contenait une montre pour le Sultan Sike, de Tabora, et un thermomètre médical. La montre fut attachée par sa chaîne au pied d'un nègre, comme ornement, et le thermomètre servait à mesurer la force du soleil; on avait compris son emploi. Ces deux objets furent rachetés plus tard par le capitaine Bloyet.

Chaque fois que j'avais l'occasion d'aller à Bagamoyo, je rachetais quelques enfants; j'étais arrivé à une quinzaine de petits nègres, tout étonnés de se trouver bien traités. Tour à tour je leur faisais le catéchisme ou la classe; mon confrère s'en occupait aussi. Nous étions heureux de travailler ainsi pour la mission, en formant des jeunes chrétiens. Ils iraient plus tard avec les missionnaires de l'intérieur et même quelques-uns pourraient retrouver leurs familles.

Nos exercices spirituels se font régulièrement et n'ayant pas le souci de fonder des chrétientés, comme nos confrères des missions, il est bien juste de prier pour eux et d'offrir à Dieu nos petits sacrifices pour le succès des travaux apostoliques entrepris sur les bords des grands lacs Victoria Nyanza et Tanganika. Nous pouvons offrir à Dieu nos jours de fièvre, ou du moins, pour ma part, je ne suis guère épargné sous ce climat humide et toujours chaud, excellent pour les plantes, mais mauvais pour les pauvres Européens. Après deux ans de bonne santé, l'anémie se fait sentir et peu à peu, malgré les soins, le corps se fatigue et s'épuise.

**1885** C'est avec la plus grande peine que je me résigne à faire partir le bon Frère Raymond. Le médecin ne répond pas de lui et me fait un devoir de conscience de l'éloigner de Zanzibar. Ce Frère nous quitte le 20 janvier 1885.

Le chef de la mission protestante à Zanzibar est le bishop Smythies(96)<sup>xcvi</sup>, de la haute-église, ou ritualiste. Il nous fait des visites que nous lui rendons. Dans sa belle église de Zanzibar il cherche à imiter nos cérémonies catholiques. D'un abord facile et sympathique, il désire le bien des pauvres nègres. Comme il est regrettable que tant de zèle et de dévouement, même accompagné de bonne foi, soit au service de l'erreur. Un jour le consul d'Angleterre, en nous parlant des bonnes relations maintenues dans l'intérieur de l'Afrique entre les missionnaires catholiques et les missionnaires anglais protestants, nous disait qu'en Europe on voyait vite une différence entre les diverses églises, mais qu'ici il n'y en avait pas: une pareille assertion suppose une bonne dose d'indifférence religieuse. Il est bien à souhaiter que les enfants élevés dans les missions catholiques ne ressemblent pas à ceux des missions protestantes même ritualistes.

Au mois de juin, le 18 de cette année 1885, nous recevons Monseigneur Livinhac et ses missionnaires: les Pères Denoit(97)<sup>xcvii</sup>, Lombard(98)<sup>xcviii</sup>, etc., et le R. P. Charbonnier, qui sera le premier vicaire apostolique de Tanganika, accompagné des Pères Chevalier et Josset(99)<sup>xcix</sup>. Le Père Chevalier, malade, est remplacé par mon confrère, le Père Guillemé.

Nous sommes dans un moment difficile de changement de régime ou plutôt de gouvernement. L'Allemagne va s'emparer du pays qui s'étend de la côte du Zanzibar au lac Tanganika et l'Angleterre prendra aussi une large part du territoire de l'intérieur. Une Commission, composée de diplomates, s'occupe pour la forme de vérifier les Etats appartenant au Sultan de Zanzibar(100)<sup>c</sup>. Nos missions pourraient bien avoir à souffrir du choc causé par la rivalité des

puissances. Ma position me fait un devoir de tenir S. E. le cardinal Lavigerie au courant des événements et surtout de tout ce qui concerne nos missions à l'intérieur. Les unes se trouveront en territoire anglais, comme l'Ouganda; d'autres en territoire du Congo, comme Kibanga et Mpala, que le Roi des Belges nous a cédée; d'autres enfin, en territoire allemand, comme Tabora, Karéma et Bukoba. Les missionnaires devront avoir assez de tact pour ne blesser aucune des autorités qui s'installeront dans leurs régions.

Déjà Mwanga(101)<sup>ci</sup>, qui avait succédé à son père Mtésa, comme roi du Buganda, vient de faire massacrer, malgré les observations du bon Père Lourdel, le bishop anglais Hannington(102)<sup>cii</sup>, pour la seule raison qu'il avait pris la route de l'Est et non celle du lac, au Sud, pour se rendre dans l'Ouganda. On sent qu'il y aura lutte entre les Européens quels qu'ils soient et les indigènes; et les Arabes commerçants et surtout marchands et pourvoyeurs d'esclaves exciteront les inimitiés et susciteront la haine contre les blancs en général. Nous devons prier afin que l'œuvre de Dieu se continue chez ces pauvres noirs devenus l'objet des convoitises des Européens, moins soucieux du salut des âmes que de créer des débouchés de commerce. Ici, comme dans beaucoup d'autres régions africaines, l'Européen se trouve en face du Musulman dont la haine est excitée par sa religion et par ses intérêts. Celle-là sera peut-être trop respectée par un libéralisme moderne, mais les intérêts du Musulman ne le seront pas, et l'Arabe le sait très bien. Que sortira-t-il de ce conflit? Dieu saura tirer le bien du mal, mais nous, missionnaires, nous devons unir la prudence et le travail à la prière.

**1887** En 1887, Stanley(103)<sup>ciii</sup> passe à Zanzibar et emmène avec lui au Congo, par la voie du Cap, 6 ou 700 zanzibaristes; il s'adjoint Tipo-Tipo, venu à Zanzibar depuis quelque temps. Quelques mois après son départ, nous recevons la caravane du R. P. Hirth(104)<sup>civ</sup>; elle me laisse à Zanzibar le Père Chantemerle à la place du Père Chevalier, qui se rend à Tabora par cette caravane.

Les événements se succèdent, mais n'éclaircissent pas la situation. Stanley fera par le Congo une expédition pacifique pour délivrer Emin Pacha qui ne demande rien. D'après le Consul d'Angleterre, cette caravane, en portant secours à Emin-Pacha, aura aussi pour mission de faire un contrat avec Mwanga, si c'est possible.

Nos Consuls de France se succèdent assez rapidement. M. Ledoux est remplacé par M. Raffray, celui-ci par M. Lacant, en 1887. M. Piat fait deux fois la gérance du Consulat et il ne craint pas de venir avec nous jusqu'à Bagamoyo pour nous aider à faire partir en bon ordre la caravane du R. P. Hirth.

**1888** En 1888, nous transmettons à Son Eminence par le télégraphe, la triste nouvelle de la mort de Monseigneur Charbonnier, qui n'a survécu que quelques semaines à la cérémonie de son sacre. Au mois d'août, nous arrive Monseigneur Bridoux avec sa caravane(105)<sup>cv</sup>. Mon confrère, le Père Chantemerle, remplacé par le Père Guillermain(106)<sup>cvi</sup>, se joint à cette caravane. C'est la dernière caravane que je fais à Zanzibar, et au lieu d'aller comme les confrères travailler au salut des âmes dans l'intérieur de l'Afrique, je me vois condamné ou à mourir à Zanzibar ou à retourner en Europe.

Mais S. E. le Cardinal, ayant appris en mars 1889 mon triste état de santé, me rappelle à la Maison-Carrée où j'arrivais en mai. Quel sacrifice pour un missionnaire d'être obligé de cesser son travail lorsqu'il est encore dans la force de l'âge.



**1889** L'organisation de la caravane de 1888 de Monseigneur Bridoux m'avait bien éprouvé; j'étais atteint d'une hypertrophie du foie. Au mois de janvier 1889, nous reçûmes la visite du R. P. Deguerry, envoyé au Mozambique par Son Eminence, dans l'intention de prendre des renseignements sur la voie de pénétration vers le Nyassa et le Tanganika. Mon triste état de santé fut signalé à Son Eminence par le R. P. Deguerry et au mois d'avril, une dépêche d'Alger m'autorisait à prendre le premier bateau pour rentrer en Europe en confiant la procure au Père Guillermain jusqu'à l'arrivée du Père Auguste Bresson(107)<sup>cvii</sup>, désigné pour me remplacer à Zanzibar. Dans l'intervalle nous arriva le R. P. Deguerry, de retour de son voyage au Mozambique et au Zambèze. Il en revenait avec la fièvre et, de mon côté, je déclinais de jour en jour; il était temps de quitter Zanzibar. Nous devons tous les deux prendre *l'Amazone*, des Messageries Maritimes, faisant le service de Madagascar à Marseille. J'eus à peine le courage de faire mes adieux au bon Père Guillermain et à mes nègres rachetés de l'esclavage, auxquels je m'étais attaché de cœur. Nous nous embarquons le 4 mai, nous voyagerons pendant le mois de Marie.

L'air de la mer me fit grand bien, l'appétit revint au bout de trois ou quatre jours, mais le R. P. Deguerry eut encore la visite de la fièvre, il en fut très éprouvé jusqu'à l'escale que le bateau fit à Aden. La traversée de la Mer Rouge lui fut salutaire au point qu'il put descendre à Port-Saïd et se rendre à Jaffa et à Jérusalem où il avait des affaires à traiter.

Le lendemain de mon arrivée à Marseille, le 23 mai, je pris le bateau pour Alger et j'allais sans tarder me jeter aux pieds de S. E. le Cardinal Lavigerie à Saint-Eugène et je me rendis à la Maison-Carrée où trois semaines plus tard le R. P. Deguerry vint me rejoindre. Son Eminence nous envoya tous les deux faire une cure à Vichy; c'était le meilleur remède à notre état de santé.

Au mois de septembre suivant, je me trouvais tout heureux d'assister à la retraite annuelle à la Maison-Mère; il y avait sept ans que je n'avais pas fait ma retraite en communauté. J'en remerciai Dieu et je fis mes efforts pour bien profiter des exercices en offrant au divin Maître toutes les forces qui me restaient à le servir dans les fonctions auxquelles sa volonté m'appellerait par la voie des supérieurs.

Ma prière fut exaucée, car à la fin de la retraite le Conseil me désigna pour aller fonder un postulat des Frères en Hollande où je serais accompagné des Pères Gaudibert(108)<sup>cviii</sup> et de Louw(109)<sup>cix</sup> et du Frère Théodore(110)<sup>cx</sup>, ces deux derniers hollandais. Nous attendîmes jusqu'au milieu d'octobre le retour de Son Eminence, très occupée dans ce temps-là en France, à sa courageuse croisade contre l'esclavage(111)<sup>cx</sup>.

Pendant notre retraite, le Père Royer, mon compatriote et mon condisciple de séminaire et de noviciat, fut rappelé à Dieu. Sa mort, attendue, il est vrai depuis quelque temps, m'affecta beaucoup. Nous nous étions rencontrés à Tripoli en 1880 et en 1882, à son retour de Rhadamès, après le massacre de nos trois confrères. J'étais allé faire une visite à son frère, l'abbé Royer, curé de Romagnieu, après ma saison à Vichy, au mois d'août. Son sacrifice est achevé, tâchons de continuer le nôtre tant qu'il plaira à Dieu de nous permettre de travailler à son service.

Le 18 octobre, je vais avec le Père de Louw demander la bénédiction de Son Eminence et ses instructions pour la fondation du postulat de Frères en Hollande, et, le lendemain, nous prenons congé de notre vénéré fondateur et de nos supérieurs. Le voyage se fit rapidement jusqu'en Belgique où nous nous rendons à Woluwé-St-Lambert; nous y rencontrons le Père Gaudibert et le Frère Théodore. Le 23 octobre, nous nous arrêtons à la frontière hollandaise, à Roosendaal, pour saluer M. et Mme Laane, dont un fils, Joseph(112)<sup>cxii</sup>, venait de partir pour le noviciat de la Maison-Carrée. Quelle aimable et cordiale réception dans cette pieuse famille! Cette bienveillance n'a fait que se fortifier dans la suite. Nous remplacions le fils absent. Dans la soirée, nous allâmes à Oudenbosch, chez le bon curé cistercien, M. Roovers, et chez les Frères de l'Institut Saint Louis(113)<sup>cxiii</sup>, si dévoués à nos missions. Déjà avant notre arrivée ils avaient fondé et ils continuent à rédiger et à gérer les Annales des Missions d'Afrique, édition hollandaise répandue dans tout le pays(114)<sup>cxiv</sup>. A Oudenbosch, en français "Vieux Bois", j'ai dit pour la première fois la Sainte Messe en Hollande, dans la magnifique église bâtie sur le modèle réduit de Saint Pierre de Rome.

Le lendemain, 24 octobre, une voiture nous ramène à Roosendaal où nous devons prendre le même train qui amènera Monseigneur Brincat(115)<sup>cxv</sup> et le R. P. Louail, les deux délégués par le Cardinal Lavigerie pour présider notre installation (24 octobre 1889).

La maison louée au Grand Séminaire de Bois-le-Duc, à quelques kilomètres de cette ville, devait être notre habitation provisoire, en attendant la construction de notre maison de mission. Elle portait le nom de Gerra-Haaren; Gerra était le titre épiscopal de Monseigneur Zwijsen(116)<sup>cxvi</sup> avant l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique en Hollande, et Haaren du nom de la commune où se trouvait la maison, dont la première destination était de servir d'évêché. Elle était sur la même propriété que le Grand Séminaire. Notre installation fut faite par Monseigneur Brincat. Il accepta aussi l'emplacement de la nouvelle maison située sur la commune de Boxtel, à trois kilomètres de ce bourg, le long de la route de Bois-le-Duc.

Une nouvelle vie commençait pour moi, et je devais mettre toute ma confiance dans le secours de Dieu et compter sur la direction de sa bonne Providence. Un peu désorienté dans ce pays nouveau, au commencement de l'hiver, le pauvre missionnaire de Zanzibar sentait son impuissance et il ne perdait pas courage. "Aide-toi et le Ciel t'aidera", telle était sa devise! Avec l'aide de ses deux confrères hollandais, ses interprètes, avec l'appui de quelques bienfaiteurs: M. Alphonse Van Rijckevorsel et M. Henri Cramer(117)<sup>cxvii</sup>, on réussit à se faire connaître et à recevoir quelques postulants Frères. En quelques semaines, nous en avons une dizaine et notre communauté était heureuse d'avoir atteint le but de sa fondation: de trouver des jeunes gens pieux, dévoués et disposés à mettre au service de nos missions d' Afrique leurs forces, leurs talents et leur vie entière.

Monseigneur l'Evêque de Bois-le-Duc nous fit un bon accueil et voulut bien bénir notre œuvre, sans toutefois nous permettre de faire des quêtes proprement dites. Quelques journaux catholiques de Bois-le-Duc, d'Amsterdam, de Rotterdam et d'autres villes nous ouvrirent leurs colonnes avec beaucoup de bienveillance et nous furent d'un grand secours, ainsi que nos Annales hollandaises.

Les mois de novembre et de décembre de cette même année se passèrent en voyages et en démarches de toutes sortes. Notre premier postulant, fils d'un industriel, montrait les meilleures dispositions, il servait d'exemple et de modèle aux autres par son obéissance et par son

humilité. Mais la persévérance lui a manqué deux mois plus tard; il retourna chez lui et voulut revenir, mais je m'y opposais. Il est devenu plus tard un excellent père de famille et un bon directeur de la fabrique de son père. Les recrues nous venaient un peu de toutes les provinces, mais surtout des pays du Nord de la Hollande où la majorité de la population est protestante. Les catholiques, entourés de protestants, ont, semble-t-il, la foi plus vive et l'esprit de sacrifice plus développé.

**1890** Dans le courant de janvier 1890, je dus me diriger vers le grand-duché de Luxembourg, dépendant encore du roi de Hollande. Le cardinal Lavigerie avait l'intention de fonder dans le Luxembourg, pour les Allemands, une maison semblable à celle de Hollande. On venait de fonder une école apostolique à Trèves, on avait le devoir de viser à l'avenir d'une partie de nos missions de l'Afrique Equatoriale. Dans le partage du territoire du centre de l'Afrique, la partie allemande contenait trois de nos vicariats apostoliques, il fallait prévoir la formation de missionnaires allemands, Pères et Frères.

Vers la fin de janvier, j'allais, par ordre du Cardinal, faire une visite à Sa Grandeur Mgr Koppes(118)<sup>cxviii</sup>, évêque du Luxembourg, pour m'assurer qu'il ne s'opposerait pas à l'établissement d'un postulat de Frères dans son diocèse. Sa Grandeur me reçut très paternellement et voulut bien me donner l'hospitalité pendant mon séjour au Luxembourg. L'été suivant fut fondé le postulat de Marienthal(119)<sup>cxix</sup>, près de Mersch.

Ce fut le 3 février, dans la cathédrale du Luxembourg, que je reçus de Monseigneur la première bénédiction de Saint-Blaise, pour préserver des maux de la gorge et des autres maux. Cette bénédiction se donne en tenant deux cierges en forme de croix sous le menton de celui qui la reçoit. Les Hollandais sont aussi très fidèles à recevoir cette bénédiction.

Au printemps suivant, fut commencée la construction de notre futur établissement Saint-Charles, sur le terrain agréé par Monseigneur Brincat, sur la commune de Boxtel, en face de la campagne "Eikenhorst" de M. Alphonse Van Rijckevorsel, et non loin du village de Esch, où l'on nous promettait une petite station sur le chemin de fer de Boxtel à Bois-le-Duc. Ce n'est que dans deux ans que nous viendrons habiter cette maison dont on ne bâtera maintenant qu'une partie et la chapelle. En attendant, nous formons nos jeunes gens à la vie régulière et apostolique et nous tâchons de faire des connaissances parmi les catholiques des diocèses de Bois-le-Duc et de Breda.

Au mois de mai suivant, sur l'invitation du Cardinal nous allons à deux, le Père Gaudibert et moi, à Carthage, où aura lieu, le 15 mai, la consécration solennelle de la Cathédrale, édifiée par les soins du Cardinal Lavigerie. A cette belle fête, assistaient un grand nombre de missionnaires et de membres du clergé d'Algérie. Son Eminence, entouré de plusieurs évêques de France, de Sardaigne et de Sicile, présida cette grandiose cérémonie avec toute la pompe qu'il savait si bien déployer pour l'honneur de l'Eglise. Peu après la cérémonie, j'allais voir à l'infirmerie de la maison le Père Kreyns(120)<sup>cxx</sup>, hollandais, de Rotterdam malade depuis deux ou trois mois. Quelle ne fut pas ma surprise d'y rencontrer le Cardinal en tête-à-tête avec le malade. Le Cardinal se retira, mais il m'attendait à la porte et m'ayant rejoint, il me demanda des nouvelles de la fondation en Hollande. Il voulut bien me promettre de m'aider lorsque l'occasion se présenterait, par son influence et par ses écrits. Deux jours plus tard, étant allé à la Marsa, lui faire mes adieux et le remercier d'une nomination de chanoine honoraire de Carthage, le Cardinal me chargea de prendre dans son jardin un bouquet de roses et de le porter en son nom au malade hollandais: "Tous les jours, me dit-il, je lui porte un bouquet;

aujourd'hui, j'aurais des visites qui m'empêcheront de sortir, portez un bouquet de ma part au petit malade. Bientôt je l'ordonnerai prêtre pour lui donner la consolation et le bonheur de dire la Sainte Messe avant sa mort". (Or, vingt-cinq ans plus tard, le malade vit encore).

Mon retour en Hollande s'effectua par Saint-Laurent-d'Olt, en compagnie du Père Dupont(121)<sup>cxxi</sup>, qui en était le supérieur. Il ne déplait pas de revoir après un certain nombre d'années les endroits où l'on a travaillé, où l'on a peiné, mais aussi où l'on a eu des consolations. Ce voyage était plutôt un encouragement pour continuer en Hollande mes démarches dans l'intérêt de nos chères missions. Elles avaient besoin de sujets et de ressources et on pouvait trouver les uns et les autres chez les catholiques hollandais. Peu à peu nous vîmes augmenter le nombre de nos postulants et aussi le nombre de nos bienfaiteurs. Des abbés des séminaires et des jeunes prêtres étaient déjà au noviciat et servaient d'exemples à d'autres bonnes vocations. Ce qui me servait bien, c'est que dans la plupart des familles de nos bienfaiteurs on parlait bien le français. Dans les autres familles je me faisais accompagner d'un confrère hollandais, ce qui était bien accepté grâce au grand esprit d'hospitalité et de générosité des catholiques de Hollande.

Quelles actions de grâces ne dois-je pas rendre à Dieu pour m'avoir soutenu au moral et au physique dans les courses, les voyages, les visites, par tous les temps, nécessaires pour faire un peu de propagande en faveur de nos œuvres! Quels remerciements ne dois-je pas à l'Evêque de Bois-le-Duc, au vénéré supérieur du Grand Séminaire, à celui du Petit Séminaire, à certains professeurs auprès desquels j'ai trouvé des encouragements et des renseignements précieux! A combien de pieuses et charitables familles ne pourrais-je jamais témoigner assez de reconnaissance pour leur bienveillant intérêt et leur inépuisable générosité! A tous, je demande à Dieu, par Notre Dame d'Afrique d'accorder au centuple la récompense des services rendus.

J'ai peut-être mécontenté, sans le savoir, quelques bienfaiteurs, comme ce bon curé d'Oisterwijk, auquel je fis visite avec les postulants, dans le commencement de notre séjour à Gerra. "Mon Père, me dit-il, prenez-vous un cigare?" - "Non, merci, Monsieur le Curé" - "Accepterez-vous un verre de vin?" - "Merci encore, Monsieur le Curé". Un moment après arrive mon cuisinier le Frère Théodore, qui faisait partie des promeneurs. Après les salutations, le bon Curé lui demande en hollandais s'il prendrait un cigare et un verre de vin. "Avec plaisir, Monsieur le Curé", lui répond le Frère. - "Ah! tant mieux, reprit le bon Curé, je reconnais un vrai hollandais, tandis que votre supérieur a tout refusé, c'est un homme délicat, un Français". Là-dessus je dus m'exécuter et faire comme les autres. Au moment de partir, le Curé me remit un billet de cent florins. "Ce n'est pas pour vous, me dit-il, je vous le remets en votre qualité de supérieur, mais c'est pour les Frères". Pour être digne de charité, il est bon quelquefois dans certaines maisons, de savoir goûter un bon cigare et apprécier un verre de vin.

Nos jeunes gens se succédèrent assez nombreux au postulat; ceux qui partaient pour l'Afrique étaient remplacés par d'autres. Mes confrères aussi furent changés; je gardais auprès de moi mes deux Hollandais, le Père de Louw et le Frère Théodore; le premier était de La Haye, le second était de Schiedam.

**1892** Au mois d'avril 1892, nous quittons notre maison de Gerra pour aller nous installer dans la nouvelle construction de Boxtel(122)<sup>cxiii</sup>. Le 7 Avril nous fîmes le déménagement et notre entrée dans l'établissement de Saint-Charles. Nos voisins avaient voulu faire un arc de triomphe et nous félicitèrent de leur mieux. M. Alphonse Van Rijckevorsel et M. Hubert Van

Leemven furent assez bons pour nous souhaiter la bienvenue et nous offrir leurs services de bon voisinage, et ils ont toujours fait leur possible pour nous être utiles dans la suite.

Le lendemain, M. le doyen de Boxtel, autorisé par Monseigneur Van de Ven(123)<sup>cxxiii</sup>, évêque de Bois-le-Duc, vint bénir notre chapelle et notre maison, du moins la partie qui était construite. Ce ne fut que quatre ans plus tard que l'autre aile de la maison et une partie du corps du bâtiment furent achevés.

Quelques mois après nous eûmes l'avantage d'avoir une halte à Esch, dans notre voisinage. Notre installation avait décidé le Directeur général des Chemins de fer de l'Etat de faire arrêter à Esch la plupart des trains circulant sur voie unique entre Bois-le-Duc et Boxtel, ce qui nous dispense de faire le long trajet de chez nous à Boxtel. Nous devons en grande partie cette halte à l'intervention de notre excellent M. Félix Westenvondt, Directeur général des Chemins de fer hollandais à Amsterdam et père de notre voisine Mme Alphonse Van Rijckevorsel. Merci à la divine Providence qui arrange tout à notre gré et à notre avantage. Même le maçon qui a bâti la petite gare de Esch est venu comme postulant Frère et rendra dans la suite beaucoup de services à nos missionnaires en bâtissant des églises et des maisons dans l'Afrique Equatoriale, près des grands lacs, en plein pays nègre.

La chapelle devait avoir une large part à mes préoccupations, mais la charité m'est toujours venue en aide. Trois familles ont tenu à payer les trois autels de Saint Charles, le patron; de Notre Dame de Lourdes et de Saint Joseph; d'autres familles ont bien voulu donner la Table de communion, les statues et les huit beaux vitraux qui ornent si bien la chapelle et qui sont l'ouvrage de Georges-Claudius Lavergne, de Paris.

Un terrain d'environ quatre hectares entoure la maison; nous pouvons faire des allées, un jardin potager, un verger et laisser un petit bois dénommé "le Congo". Le travail ne manque pas à nos postulants, ils ont en plus les travaux de propreté de la maison.

La même année, les Sœurs Blanches, aussi fondées par le Cardinal Lavigerie, établies à Maestricht, viennent s'installer dans le village voisin, à Vucht, dans une maison louée, en attendant qu'elles fassent construire un établissement dans notre voisinage.

Le 27 novembre 1892 nous arrive à l'improviste la triste nouvelle de la mort de S. E. le Cardinal Lavigerie. Je m'empresse d'en faire part à Monseigneur l'Evêque de Bois-le-Duc. Toute la communauté prie pour le repos de l'âme de notre vénéré Fondateur et Père. C'était sur son avis que notre maison avait été placée sous la protection de Saint Charles Borromée, son patron. Raison de plus pour perpétuer son souvenir dans ce pays où il nous avait envoyés. Toute la charge de la mission reposera sur Sa Grandeur Mgr Livinhac, Supérieur Général. Notre œuvre de recrutement en Hollande continue sa marche assez régulièrement, mais nous ne voyons malheureusement pas augmenter le nombre de nos postulants, tout en voyant augmenter le nombre de nos bienfaiteurs.

**1895** En 1895, nous profitons de la visite de trois confrères hollandais, les RR. PP. Laane, Van den Biesen(124)<sup>cxxiv</sup> et Van der Wee(125)<sup>cxxv</sup>, pour organiser une petite fête d'adieux à laquelle leurs familles furent invitées. La cérémonie fut présidée par Monseigneur Leyten(126)<sup>cxxvi</sup>, évêque de Breda; avant la bénédiction du T. S. Sacrement, le Père de Louw

adresse en hollandais quelques mots à l'assistance; ensuite on procède au baisement des pieds des missionnaires partant pour les missions de l'Afrique Equatoriale, et il était temps de donner la bénédiction: les assistants ne pouvaient plus retenir leurs larmes; ce genre de cérémonies excitent trop la sensibilité des Hollandais. Que Dieu bénisse le voyage et les travaux de ces jeunes missionnaires! C'est la prière fervente de leurs parents et de leurs confrères. Ils font rapidement leurs adieux et une voiture les emporte à la gare de Boxtel.

**1896** Au mois d'avril 1896, les Sœurs viennent s'installer dans notre voisinage dans la maison que nous avons fait construire près de la gare de Esch. Par délégation de Monseigneur Van de Ven, évêque de Bois-le-Duc, je bénis leur chapelle et leur maison. Nous leur assurons le service de chaque jour pour la Sainte Messe et le Salut.

**1898** En 1898, nous ajoutons des cours de philosophie à notre postulat de Frères. Nous recevons des jeunes gens ayant terminé leurs classes de latin et se destinant aux missions d'Afrique. Pussions-nous en trouver beaucoup. La moisson est si grande, surtout au centre de l'Afrique! Le travail augmente à la maison, mais il augmente aussi pour les relations et les visites nécessitées aux séminaires, aux bienfaiteurs et à tous ceux qui peuvent nous aider par leur charité ou par leur influence. C'est surtout par la prière que le quêteur peut réussir; la divine Providence doit le diriger, lui inspirer les moyens à employer, les paroles à prononcer pour exciter la générosité des bienfaiteurs et pour faire germer les vocations apostoliques. Nous ne pouvons pas faire vibrer la fibre patriotique parce que la Hollande ne possède aucune colonie en Afrique, nous devons nous contenter de faire appel à l'esprit de foi en montrant les heureux résultats de nos missions et les belles espérances qu'elles font concevoir. Dans les séminaires, on trouve nos constitutions un peu sévères et difficiles à faire adopter par les étudiants arrivés à la fin de leurs études. Passer deux ans de noviciat sans pouvoir fumer leur paraît un sacrifice, sinon au-dessus de leurs forces, du moins très difficile à faire.

Au mois de juillet de cette année 1898, j'ai profité d'une permission d'aller voir ma famille pour payer la réunion de mes condisciples du Grand Séminaire de Grenoble. Tous les ans, ils se réunissent un jour de juillet; je les invitais pour le 12 juillet à Notre-Dame de l'Osier. M. l'abbé Brunet, curé de Rives, voulut bien me céder son tour. J'eus le plaisir de chanter la Messe, de prier pour les défunts de notre classe et de passer la journée au milieu des condisciples que je n'avais pas vus depuis de longues années. On se promet de se tenir toujours unis par le souvenir et par la prière dans le Sacré-Cœur de Jésus. Quand pourrais-je revoir ces compagnons d'études? Je ne le sais,

**1899** Le 22 mars 1899, j'avais le bonheur de célébrer mon 25<sup>e</sup> anniversaire de sacerdoce. Mes confrères de Boxtel avaient, à mon insu, organisé une petite fête. Ils avaient même invité quelques-uns de nos bienfaiteurs et Monseigneur Charmetant pour rehausser cette petite fête de famille. On me fit trop d'honneur pour ce qu'on appelle des noces d'argent sacerdotales. De tout cœur je chantais la Messe pour remercier Dieu des grâces si nombreuses qu'il m'avait accordées et pour lui renouveler le sacrifice de tout moi-même à son service. En lui demandant pardon de tous mes manquements, je le priais de me permettre de toujours consacrer mes forces pour procurer sa gloire et contribuer au salut des âmes. Après la Messe, vinrent les félicitations des confrères et des bienfaiteurs, elles font partie du programme de la fête, il n'y a qu'à les supporter en offrant intérieurement à Dieu son pauvre cœur si vide de son amour malgré les vingt-cinq ans de grâces de choix dont il a été comblé. Inutile d'ajouter que les cadeaux qu'on a cru devoir offrir sont tous pour la chapelle de Saint Charles: chasuble,

dalmatique, chape, voile huméral, etc. Je n'ai conservé que le Bréviaire, que les confrères m'ont donné à titre d'amitié et de confraternité. Les séminaristes et les postulants ont tenu à participer à cette fête par leurs prières et leurs travaux d'ornementation.

**1900** L'année suivante, 1900, les confrères ont bien voulu me désigner comme délégué au Chapitre général(127)<sup>cxxvii</sup>, pour le 21 avril. Ce voyage à la Maison-Carrée était considéré comme un honneur, mais surtout chargé d'une grande responsabilité. On devait procéder à l'élection du Supérieur général et des quatre assistants et discuter sur quelques points concernant les constitutions et la discipline de la société. Toutefois on avait l'occasion de voir plusieurs anciens confrères venus des diverses missions, comme Monseigneur Lechaptois, Monseigneur Dupont, etc. Ce contact de quelques jours avec des confrères si méritants, me donnait du courage pour continuer ensuite plus vaillamment mes travaux de quêteur et de recruteur dans les Pays-Bas, où j'étais de retour au mois de mai.

En effet, ayant passé la cinquantaine, je trouvais plus pénibles ces longues visites qu'il fallait recevoir ou faire, tout en intéressant les bienfaiteurs. Plus fatigants aussi étaient ces voyages dans les diverses villes ou bourgs de la Hollande: Amsterdam, La Haye, Nimègue, Arnhem, Helmond, Roosendaal, etc. Mais une fois qu'on est connu, le bon cœur des bienfaiteurs et des bienfaitrices faisait oublier la fatigue.

D'un autre côté, les Frères de l'Institut Saint-Louis d'Oudenbosch nous rendaient les plus grands services. D'abord le Frère Bernardin, et, après lui(128)<sup>cxxviii</sup>, le frère Augustin voulurent bien se charger de la rédaction du *Bulletin* ou *Annales de nos Missions d'Afrique* du Cardinal. Ils entretenaient des relations avec toute la Hollande par l'intermédiaire des zéloteurs et des zélatrices; ils se chargeaient de recevoir les dons tout en faisant connaître nos œuvres par la publication des lettres des missionnaires et des communications intéressantes. Ces annales hollandaises comptent plus de cinq mille abonnés; plusieurs frères de l'Institut s'occupent de leur rédaction. Combien d'actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu? Il daigne bénir cette publication, elle nous rapporte d'excellentes vocations et des dons généreux. En retour, les missionnaires et les néophytes prient pour l'Institut qui nous rend de si grands services.

De mes premiers auxiliaires j'avais jusqu'ici conservé le Père de Louw et le Frère Théodore. Ce dernier est désigné pour aller à Buenos-Ayres(129)<sup>cxxix</sup>. Il m'en coûte un peu de me séparer de ce coadjuteur des premiers jours de la fondation de Saint-Charles, mais nous devons plus que tout autre pratiquer cette vertu de la sainte indifférence pour tout ce que demande de nous le divin Maître. Les autres confrères ont été changés aussi souvent, comme aussi on avait envoyé à Saint-Charles des convalescents, surtout pendant l'été. De ce nombre, se trouvait Monseigneur Dupont, pendant l'hiver 1903-1904. Nous avons été heureux de célébrer ses noces d'argent sacerdotales le 21 décembre 1903, le 25<sup>e</sup> anniversaire de sa prêtrise. Pendant l'été suivant, il a pu retourner dans son Vicariat apostolique du Nyassa.

**1904** *Fosses* (30 juillet 1904 -8 avril 1905). Tout en restant supérieur de Saint-Charles de Boxtel, je fus chargé par Monseigneur Livinhac de fonder un sanatorium dans la maison qu'on avait louée à Fosses, près de Namur(130)<sup>cxxx</sup>. J'y arrivais le 30 juillet 1904. M. le doyen Mallar m'offrit l'hospitalité en attendant les meubles nécessaires à la nouvelle habitation. Triste impression à la première visite de ce qu'on appelle pompeusement Château-en-Lège, composé de deux corps de bâtiments. Le premier, faisant suite à la ferme, est habitable et présente même un air confortable, mais le second est bien délabré et donne l'idée d'un ancien couvent

abandonné depuis un siècle. Un petit parc et une pièce d'eau font assez bel effet. On raconte que c'était un ancien couvent de Sœurs grises, il avait été vendu, comme beaucoup d'autres, avec les biens nationaux pendant la révolution.

Quelques jours après, je reçus le Frère André(131)<sup>cxxxix</sup> et je quittais le presbytère pour commencer la communauté que vinrent bientôt compléter le Père Vincent Van den Bosch(132)<sup>cxxxix</sup>, et les Pères Hartmann(133)<sup>cxxxix</sup> et Gautier(134)<sup>cxxxix</sup>; enfin vint le Frère Théodore, retour de Buenos-Ayres.

Situés entre le bourg de Fosses et le faubourg de St-Roch, nous sommes un peu dans le bruit du va-et-vient, mais notre vie de communauté n'était pas trop troublée. Monseigneur Heylen(135)<sup>cxxxix</sup>, évêque de Namur, nous portait beaucoup d'intérêt; il était heureux de voir une communauté de plus dans ce bourg de Fosses où la piété avait bien diminué depuis que sa collégiale était privée de ses chanoines. Le canton de Fosses est assez étendu, entre la Sambre et la Meuse; il contient les bourgs de Tumines, de Mettet, de Saint-Gérard, et les Abbayes Bénédictines de Maredsous et de Maretret.

A la retraite, au mois de septembre, je fus déchargé de ma fonction de supérieur de Saint-Charles de Boxtel. Le Père de Louw me remplaçait à Saint-Charles, dont je n'avais plus la responsabilité. Dans le courant de l'hiver, le supérieur de la maison d'Anvers avait appris la mise en vente d'une propriété située du côté de Tournai, offrant plus d'avantages que Fosses pour un sanatorium. Un bienfaiteur français offrait, moyennant rente viagère, la somme demandée pour l'achat; celui-ci fut proposé au Conseil de la Société. L'approbation fut donnée au mois de mars 1905 et nous prenons nos dispositions pour le déménagement.

**1905** *Autreppe* (1<sup>er</sup> mai 1905 - 9 août 1911). - De Fosses nous installons le sanatorium à Autreppe-Sainte-Marie, commune de Blicquy, mais appartenant à la paroisse d'Autreppe; hameau de la commune d'Ormeignies, dans le Hainaut, dans une propriété de douze hectares. Une maison spacieuse et confortable présente toutes les garanties d'un séjour propice aux convalescents. Une promesse de vente, signée par les propriétaires Barons de Vinck et de Potesta, nous permet d'en prendre possession le 28 avril 1905. L'acte d'achat est passé chez un notaire de Bruxelles, le 25 septembre suivant. Nous nous laissons conduire par la Providence; ne dois-je pas la remercier de toute mon âme? Elle nous donne un gîte si confortable pour de pauvres missionnaires. J'espère bien de ne pas y rester longtemps et reprendre sous peu la vie active dès que l'obéissance m'y ramènera, dès que les forces me permettront de remplir une fonction en rapport avec mon âge et ma santé.

Le Curé de la petite paroisse d'Autreppe nous fait l'accueil le plus cordial. Il craignait de voir dans cette propriété une famille libérale dont l'influence aurait été néfaste aux paroissiens. L'autorité ecclésiastique de Tournai nous a donné tous les pouvoirs nécessaires.

Nous prenons vite contact avec les habitants du voisinage, des villages d'Autreppe, de Moulbaise et de Blicquy, et de temps en temps nous prêtons notre concours pour les fêtes religieuses, les processions et les adorations du Saint Sacrement. Ces populations agricoles, intéressées à la terre, ont assez bien conservé les sentiments de foi et les principes religieux. Elles le doivent à la sollicitude de leurs pasteurs et à leur éloignement des grands centres et surtout des usines et des mines de charbon.



**1906** L'année 1906 me fait retourner en Algérie, à la Maison-Carrée, à la suite des élections des délégués au Chapitre général, qui se tient tous les six ans. Les confrères ont bien voulu encore me charger de les représenter à la Maison-Mère. Le chapitre se tient du 24 avril au 10 mai(136)<sup>cxxxvi</sup>. Ce n'est pas sans émotion qu'on revoit les mêmes confrères qu'il y a six ans et qu'on refait connaissance avec des jeunes Pères revenant des missions du centre de l'Afrique. Peut-on se défendre d'un peu de sainte jalousie en voyant des confrères pleins de jeunesse, de force et d'ardeur appliqués directement à la conversion des âmes dans le ministère apostolique et d'être condamné à rester dans un sanatorium? Il me faut retourner dans mon sanatorium et contribuer au bien de la mission par le sacrifice, la prière et un peu aussi par la sollicitude pour les confrères fatigués. Mais mon séjour en Belgique se prolongera-t-il? Devrai-je y attendre la vieillesse qui déjà me menace et s'approche? Ce sont des questions que je ne me pose même pas? Il faut toujours être content dans la position où Dieu nous place. *Hilarem datorem diligit Deus*(137)<sup>cxxxvii</sup>. Il sait mieux que moi ce qu'il me faut.

**1909** L'année 1909 fait sonner le soixantième anniversaire de mon baptême. Je me trouve dans le sanatorium que j'ai installé, il y a quatre ans, par ordre de mes supérieurs. Les convalescents qui m'entourent, presque tous des jeunes missionnaires, me rappellent mes années passées dans les divers pays et dans les diverses fonctions que j'ai été appelé à remplir. Avec les années, l'âme est plus à même de juger le passé dans son rapide examen du temps écoulé. Il y a déjà trente-cinq ans que je travaille dans la mission. Les premières années sont déjà loin, le temps ne marche pas, il vole, il nous porte vers notre fin, vers notre but, vers Dieu. Comment me suis-je comporté pendant ce tiers de siècle? L'activité a-t-elle été déployée avec sagesse, avec intelligence et surtout avec désintéressement et esprit de foi? En un mot tout a-t-il été fait pour Dieu comme je le lui avais promis à mon ordination sacerdotale et à l'émission de mon serment, prêté au pied de l'autel devant le Saint Sacrement exposé? Hélas! la perfection n'est pas de ce monde, mais on doit toujours y tendre et mon expérience acquise par l'âge et par les déceptions, me démontre de nombreuses lacunes dans l'exercice de mes différents ministères. J'en demande pardon à mon divin Maître. Il m'invitait cependant chaque année dans les retraites à le suivre de plus près, à l'imiter plus fidèlement. Mais pour y arriver, il faut l'aimer plus ardemment, et cet amour requis dans la vie apostolique demande ou suppose une méditation constante de la vie de Notre Seigneur, accompagnée du renoncement de soi-même. "Si quelqu'un veut venir après moi, dit-il, [il] doit se renoncer soi-même et porter sa croix ". Que j'aurais fait plus de bien si j'avais eu à un plus haut degré cet esprit de renoncement, de mortification et de sacrifice. Ma bonne volonté aurait été mieux employée pour ma sanctification et pour le salut des âmes. Saint François Xavier, Saint Pierre Claver, vous étiez mes modèles et je n'ai pu vous imiter, même de très loin. Je me suis trop recherché moi-même, je ne me tenais pas assez dans le Sacré-Cœur de Jésus, je n'ai pas assez imité votre esprit intérieur et votre union à Dieu. Parmi mes confrères, j'ai compté des saints: c'était une grâce dont j'aurais dû mieux profiter. Le Père Pascal avait été mon supérieur à Saint-Laurent d'Olt, il a été rappelé à Dieu dans le trajet de la première caravane dans l'Afrique centrale. Son sacrifice a sûrement contribué au succès des missions équatoriales; le Père Charbonnier, devenu le premier vicaire apostolique du Tanganika, avait aussi été mon supérieur à St-Eugène et à St-Laurent-d'Olt; le Père Bridoux, devenu le deuxième vicaire apostolique du Tanganika, avait été mon confrère d'abord au noviciat et ensuite à Saint-Laurent d'Olt; j'avais visité sa famille pendant ma quête dans le département du Pas-de-Calais. De ce même pays, était le père Lourdel, mon confrère de noviciat. Plus tard, j'avais des sujets d'édification dans le Père Pouplard qui, après être resté un an avec moi à Tripoli, a été massacré près de Rhadamès avec les Pères Richard et Morat; dans les Pères Chevalier et Chantemerle, à Zanzibar, sans oublier le Père Guillermin, mort dans la fleur de l'âge vicaire apostolique du Nyanza septentrional, après quelques mois d'épiscopat. Presque tous ces saints confrères sont allés, trop vite selon nous,

jouir des mérites qu'ils ont amassés en peu de temps. *Expleverunt in tempore brevi tempora multa*(138)<sup>cxxxviii</sup>. Le souvenir de ces confrères de mon âge ou plus jeunes que moi m'indique que j'en suis à l'automne de la vie sinon à la vieillesse. Plutôt à cette dernière phase de ma vie à considérer l'usure de ma pauvre personne. Les années, dit-on, comptent double dans les campagnes africaines. Raison de plus pour consacrer le reste de mes forces au service de Dieu en m'acquittant de mon mieux des fonctions que l'obéissance m'impose. Ces dernières années pendant lesquelles les infirmités se feront sentir de plus en plus, je les place sous la protection de Notre Dame d'Afrique; Elle est notre patronne. Dans la première année de mon sacerdoce, j'avais l'occasion de dire la Sainte Messe dans son sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, près d'Alger. Pendant les premières années de mon ministère, à l'époque de la retraite, je ne manquais pas de faire ce petit pèlerinage pour demander à la Reine de l'Afrique son secours et son soutien dans les œuvres qui m'étaient confiées.

Dois-je dire que j'ai souvent, bien souvent, compté sur une avocate auprès de Marie; à cette avocate j'avais été recommandé, indirectement il est vrai, mais bien spécialement, par le saint Curé d'Ars, le Bienheureux J-M. Vianney(139)<sup>cxxxix</sup>. "Priez bien Sainte-Philomène, avait-il dit à mon sujet, et vous verrez que tout ira bien". Ne devrais-je pas avouer que je dois ma vocation à cette sainte Martyre? Ne m'est-il pas permis d'attribuer à son intercession non seulement le maintien de ma santé, mais surtout les grâces qui m'ont été accordées dans mes peines et dans mes difficultés? On comprend aisément combien, dans ma mission éloignée, sous ce climat africain, on a besoin d'énergie et de courage pour ne pas se laisser déprimer au moral et au physique. Le bien est si difficile à faire; les contrariétés, les oppositions sont si nombreuses qu'on doit lutter contre les vellétés de découragement. Grâce à Dieu, je crois avoir toujours résisté à cette vilaine tentation avec l'appui et l'assistance de ma protectrice.

**1911** Dans le sanatorium d'Autreppe, j'aimais à m'entretenir avec les missionnaires qui revenaient des missions et surtout des missions de l'Afrique Equatoriale. J'avais toujours regretté de n'avoir pu travailler plus longtemps au milieu des nègres et je me réjouissais au récit des progrès réalisés dans le centre de l'Afrique.

Mais une lettre de Maison-Carrée, arrivée à Autreppe le premier vendredi du mois d'août m'annonçait ma nomination à Fribourg en Suisse, pour y installer une maison en faveur des Frères coadjuteurs. Les Frères désignés surtout aux missions éloignées seront envoyés à Fribourg afin d'y suivre pendant quelque temps les cours de techniciens (Ecole des Arts et Métiers). Voyant dans cette nomination un ordre de la divine Providence, je m'empresse à me diriger vers la Suisse, sans regret pour Autreppe où j'étais remplacé par un confrère belge qui y résidait déjà depuis plus d'une année(140)<sup>cxli</sup>.

### **FRIBOURG (10 août 1911 - 19 septembre 1913)**

Arrivé le 10 août à Fribourg, je reçus la plus aimable hospitalité dans la famille Comte, en attendant qu'une partie de l'installation fût faite dans l'habitation louée par mon jeune confrère, le Père Zarn(141)<sup>cxli</sup>, aux environs de la ville. Ce fut le 15 août que nous eûmes la consolation de dire pour la première fois la Sainte Messe dans notre nouvelle chapelle. M. le vicaire général, Mgr Currat, fut très complaisant pour donner les pouvoirs nécessaires pendant la maladie de Mgr Déruaz(142)<sup>cxlii</sup>.

Cependant, je me trouvais transporté dans un milieu tout différent de ceux auxquels j'avais dû m'adapter jusqu'ici; il m'était nécessaire d'agir avec lenteur et prudence et avant tout demander à Dieu les grâces d'état.

A l'âge où je suis arrivé, les forces ne permettant guère de se lancer dans l'activité un peu fiévreuse, nécessitée par une installation dans un pays nouveau ou notre Société est peu connue. Mon jeune confrère fera connaître nos œuvres dans les cantons de langue allemande et je tâcherai de les faire connaître dans les pays romands. Mais ma principale occupation sera la direction de la maison et le bon ordre de la petite communauté au point de vue du spirituel. Car les Frères qui nous seront envoyés devront s'appliquer aux études techniques sans négliger leur entretien spirituel et sans rien perdre, de leur formation apostolique. Ils seront dans la suite envoyés dans les missions, ils y mettront en pratique les enseignements reçus à Fribourg, ils devront, avec la science acquise, donner l'exemple de l'obéissance, de l'humilité et du recueillement, puisqu'ils travailleront pour Dieu et pour les âmes. Le divin Maître ne bénira que les travaux accomplis avec humilité et avec esprit de foi.

En souvenir du regretté Père Stanislas Comte(143)<sup>cxliii</sup>, rappelé à Dieu en 1906, nous dédions notre petite chapelle à Saint Stanislas de Kostka et nous nous plaçons sous la protection de ce jeune saint. Cette chapelle, située dans la véranda, la plus belle pièce de notre habitation, se prête bien à la piété et aux pieux entretiens de l'âme avec Notre Seigneur, résidant dans le Saint Tabernacle. Nous aurons assez souvent l'occasion ou la facilité de faire le pèlerinage de Notre Dame de Bourguillon, dont M. l'abbé Aloys Comte fait connaître la notoriété et publie les bienfaits avec tant de zèle et de dévouement.

**1912** Au mois d'avril de 1912, les votes des Pères de nos maisons d'Europe m'envoient comme délégué au Chapitre(144)<sup>cxliv</sup> de notre Société. Ce voyage à la Maison-Carrée me met en relation directe avec nos supérieurs et avec les missionnaires venus des différents vicariats de nos chères missions. Aussi les trois semaines pendant lesquelles nous nous trouvons réunis sont vite passées et chacun retourne à ses occupations.

Au mois d'août, j'ai encore le plaisir d'aller à Metz assister à la cérémonie du sacre de Monseigneur Léonard(145)<sup>cxlv</sup>, le 10 août, dans la belle cathédrale de la capitale de la Lorraine. Vers la fin de septembre, j'ai la consolation d'aller faire ma retraite à Ars, au tombeau du Bienheureux J.-M. Vianney. Ensuite, je reprends ma vie paisible à Fribourg d'où je me rends quelquefois à Genève et à Lausanne. Cette vie paisible est offerte à Dieu de toute la force de mon âme. Dans sa miséricorde, il proportionne le travail à mes forces afin que je puisse toujours me conformer à sa sainte volonté.

**1913** Le 1<sup>er</sup> avril 1913, permission m'est donnée d'aller assister au sacre de Monseigneur Larue(146)<sup>cxlvi</sup>, à Autun. Belle cérémonie. J'ai eu le plaisir de passer l'après-midi avec M. Louis Dugas qui représentait la famille Méandre, à cette cérémonie.

En juillet, on achète une maison à Saint-Maurice-en-Valais; le Père Langlais(147)<sup>cxlvii</sup> y est nommé supérieur, et je reste à Fribourg. A la fin d'août, une occasion se présente d'acheter une villa et un terrain d'environ un hectare et demi aux environs de Fribourg. L'affaire est acceptée par le Conseil de la Société. Lorsque je préparais le déménagement, m'arrive ma nomination de curé de Sainte-Monique des Attafs et de supérieur de ce poste. Je quitte Fribourg le 19 septembre 1913, après avoir fait mes adieux très précipitamment. A la grâce de Dieu.

*Sainte-Monique-des-Attafs* (1913-1914). - J'y arrive le 29 septembre 1913 après un heureux voyage. C'est le 5 octobre que je prends contact avec mes paroissiens en leur adressant le *Pax Vobis* de Notre Seigneur à ses Apôtres. Le village de Sainte-Monique a été fondé en 1876 par le Cardinal Lavignerie avec les ménages d'orphelins et d'orphelines arabes chrétiens. Quelques-uns, la minorité, ont réussi, les autres vivent au jour le jour, de sorte que les jeunes ont de la peine à se marier et sont obligés, en grande partie, de se placer ailleurs. Avec l'aide de Dieu, je tâcherai de faire quelque bien à ces paroissiens qui se ressentent un peu trop de l'air ambiant, de l'esprit moderne.

**1914** *Saint-Cyprien-des-Attafs*. - A mon retour de Hollande, les supérieurs ont jugé à propos de me nommer curé de Saint-Cyprien et aumônier de l'Hôpital Sainte-Elisabeth. J'ai commencé ce ministère le 14 octobre 1914. Mon prédécesseur a été mobilisé et versé dans les infirmiers. Il y a ici beaucoup de bien à faire dans la paroisse et à l'Hôpital. Que Dieu me soit en aide!

**1915** Pris de fatigue, j'ai été rappelé à la Maison-Mère le 5 juillet 1915; de là on m'a permis d'aller assister à Grenoble au Sacre de Monseigneur Berthoin(148)<sup>cxlviii</sup>, évêque d'Autun et de faire une saison à Vichy. Je suis revenu après un court séjour à Saint-Laurent-d'Olt où j'ai fait ma retraite et je suis revenu à Saint-Cyprien le 22 septembre 1915 reprendre mes fonctions. Le 14 juin 1916, déjà éprouvé par les chaleurs, j'ai quitté provisoirement Saint-Cyprien. Le 17 juin parti pour Marseille pour y remplacer le Père Natton(149)<sup>cxlix</sup> pendant son absence. Vers la fin d'août, je suis allé me reposer à Ars et je suis rentré à Maison-Carrée le 10 septembre pour assister à la retraite du 12 au 20 septembre et le 23 septembre je retourne à Saint-Cyprien.

**1917** Le 29 mai 1917 j'ai été à la Maison-Carrée d'où j'ai été envoyé à Mekla avec le Père Varangot(150)<sup>cl</sup>. Nous devons remplacer le curé de Mekla, mobilisé, et assurer le service des Sœurs Blanches de Djemaa-Saharidj. Nous y avons fait l'intronisation du Sacré-Cœur de Jésus le 1<sup>er</sup> juin, premier vendredi du mois de juin. Le 10 juillet, je suis allé me reposer à la Maison-Carrée d'où je suis retourné à Mekla le 3 août.

Le 23 août, le Père Varangot est allé à la retraite à Maison-Carrée. J'ai pris domicile dans une chambre de Si-Aly, à Djemaa-Saharidj jusqu'au 6 septembre, à l'arrivée du Père Varangot.

Le 8 septembre, j'ai quitté Mekla pour aller à la retraite à Maison-Carrée. J'ai rencontré à Tizi-Ouzou le Père Monnier(151)<sup>cli</sup>, qui allait me remplacer à Mekla. Après la retraite, le 21 septembre, je suis retourné à Saint-Cyprien y reprendre mes fonctions.

**1918** Le 19 avril 1918, Monseigneur Leynaud(152)<sup>cliii</sup> vient donner la Confirmation à Saint-Cyprien. Le 4 juin je me rends à Maison-Carrée où je passe les mois de juin, juillet et août. J'y assiste à la retraite prêchée par le Père Marcou(153)<sup>cliii</sup>, du 27 août au 5 septembre, et je reviens reprendre mes fonctions à Saint-Cyprien le 7 septembre.

**1919** 27 AVRIL 1919. - Nommé supérieur de la Procure de Paris, je pars de Saint-Cyprien le 28, et après un jour passé à la Maison-Carrée, je me mets sous la protection de mon Ange Gardien; le 30 avril, embarqué sur la *Ville de Tunis*, j'arrive à Marseille le 2 mai et à Paris le 3, au soir. Mon devoir est de me présenter à l'Archevêché, à M. Thomas, vicaire général.

*Quelques mois après, le 21 septembre, le Père Jamet était rappelé à Dieu, après une courte maladie.*

REQUIESCAT IN PACE!

## APPENDICE

On peut supposer que le Père Jamet a rédigé ses souvenirs à Paris pendant les derniers mois de sa vie. Vers la fin ils deviennent assez sommaires. Il nous a semblé intéressant d'ajouter le témoignage du Frère Théodore Combrink, Hollandais décédé en 1933, qui a passé plusieurs années en communauté avec le P. Jamet, commençant en 1889 quand il était un des fondateurs du postulat des Frères dans les Pays-Bas. Après la mort de Jamet, le P. Georges Leblond, responsable à l'époque du *Petit Echo*, a demandé au Frère d'écrire ses souvenirs du Père. Il l'a fait de bon cœur et nous présentons ici des extraits de son manuscrit, qui porte la cote A.G.M.Afr. 49 284.

J'ai rencontré le Père Jamet pour la première fois le 23 octobre 1889 ; j'étais l'hôte de l'excellente famille Laane à Roosendaal, dont le 4<sup>e</sup> fils, l'actuel Père Joseph Laane, venait de partir pour le Noviciat à Maison-Carrée. Le P. Jamet venait d'arriver avec les Pères Gaudibert et de Louw de Paris. Ils ne pouvaient pas rester longtemps à Roosendaal parce qu'ils devaient se rendre à Oudenbosch, à une heure de distance de Roosendaal, pour aller voir le Frère Bernardinus qui, depuis 5 ans, dirigeait les annales hollandaises pour nos missions.

Le R.P. Jamet avait une manière de captiver les gens, et les convertir en bienfaiteurs de nos missions. Je me rappelle qu'à la fin de novembre 1889 je l'accompagnais à Schiedam pour faire des visites intéressées parce qu'en ce temps-là les évêques ne donnaient pas la permission aux missionnaires de prêcher dans les églises. Nous nous sommes rendus dans une famille parlant très bien le français. Le Père s'est entretenu surtout avec Mr van der Drift, un avocat. Moi, en connaissant beaucoup la Dame, nous parlions hollandais, et la Dame me disait « Frère Théodore, vous savez que nous avons donné cet été une bonne aumône au R.P. Provincial, et après encore à la Sœur Agathe. Vous ne devez pas compter sur une aumône ce soir ». Mais le R. Père avait su si bien intéresser Mr van der Drift, sans cependant ouvertement demander, qu'après le souper, et avant que nous partions, le Monsieur montait à son bureau et revenait avec une enveloppe avec une bonne aumône pour les missions.

Autre trait, il a su gagner un bon et simple paysan qui, pour la première fois, venait à Gerra-Haaren, avec son neveu, jeune prêtre du séminaire, pour porter 50 florins, rachat d'un esclave. Eh bien, le Rév. Père, en parlant quelques mots de hollandais, a su captiver le bon paysan, qui est revenu chaque année au mois de septembre à St-Charles de Boxtel pour porter chaque fois 100 florins.

Quand le Père venait dans une famille la première fois, il savait adroitement obtenir beaucoup de petits détails de la vie de famille, par exemple, l'anniversaire même des enfants, et alors, le jour venu, le Père envoyait une bien gentille lettre ou carte, ce qui était très apprécié. Et naturellement, quand – après – le Père se présentait pour une visite intéressée pour nos missions, il avait toujours gain de cause. Aussi il avait un carnet, où était marqué les différentes familles, avec les jours d'anniversaire, parce qu'en Hollande on célèbre dans la famille le jour d'anniversaire de naissance, qui est ordinairement le jour même de baptême. En Hollande, on a la bonne coutume de faire baptiser les enfants le jour même de leur naissance, ou au plus tard, le lendemain. Chaque jour après le petit déjeuner, il consultait son carnet pour voir s'il n'y avait pas besoin d'écrire une lettre ou d'envoyer une carte de visite, et c'est à cause de cette délicatesse que le bon Père a si bien et si vite réussi pour la fondation de la Maison St-Charles de Boxtel.

Le Père Jamet ne savait seulement faire des amis d'abord et des bienfaiteurs de la mission ensuite, parmi les laïques. Il cultivait surtout des prêtres parce qu'il savait, en ayant les curés des paroisses pour amis, on ne lui refusait jamais la permission pour faire des visites intéressées chez leurs paroissiens. Il les invitait une ou deux fois par an de venir à St-Charles, et il savait les recevoir de la sorte qu'ils étaient charmés de l'accueil qu'il leur faisait. Ces visites donnaient bien du travail à la cuisine, mais je le faisais toujours avec plaisir, en pensant que c'était pour le bien de la maison, et pour la prospérité de nos missions.

On peut le dire maintenant, parce que le bon Dieu l'a appelé à lui pour lui donner la belle récompense pour le sacrifice que le Père Jamet a fait en se dévouant dans la mission pour l'Afrique, que la grande prospérité actuelle de la Maison St-Charles est dû à son initiative et à sa manière de faire. Je dis qu'il a fait un sacrifice en devenant Père Blanc parce que son vieux et vénérable père ne voulait pas lui donner la permission pour aller à Maison-Carrée, parce qu'il préférait que son fils aîné – le Père Jamet, qui était déjà diacre au Grand Séminaire de Grenoble – aille aux Etats-Unis où un de ses cousins était évêque. Le Père, en se sentant appelé aux missions d'Afrique, est parti quand même, et quelques fois, dans l'intimité, il se plaignait que son vieux père était toujours plus ou moins fâché. Aussi il ne recevait jamais une lettre de lui. Néanmoins, le Père s'acquittait toujours de son devoir envers son vieux père.

Par intermédiaire de notre regretté et vénéré Fondateur, le Pape Léon XIII nomma Chevaliers de St Grégoire le Grand, nos bienfaiteurs, Mr Prinzen, Mr Jurgens, Mr van Ryckevorsel et Mr Cramer. Encore une chose à mentionner. En prévoyant l'avenir pour les étudiants, pour l'affaire du service militaire, et étant déjà grand ami du fameux Docteur Mgr Schaeppman, homme d'état, député, grand poète et orateur (très influent même aux ministères libéraux, ses adversaires, puisque c'est lui qui, avec le leader du parti protestant croyant, a préparé et fait l'union des deux partis, catholiques et protestants croyants, qui sont actuellement de nouveau – c'est la 4<sup>e</sup> fois – au pouvoir du gouvernement de la Hollande) il a obtenu que tous les étudiants de philosophie de St-Charles de Boxtel étaient libres du service militaire, ce qui ensuite a fait décider beaucoup d'étudiants de venir à Boxtel, et après au noviciat de notre Société. Encore une chose – et c'est la dernière, parce que je pourrais citer encore beaucoup d'autres : la manière que le Père Jamet a employé pour faire apprécier notre petite Société aux divers supérieurs des grands et petits séminaires de la Hollande pour susciter des vocations pour notre Société. On parlait et on écrivait dans ce temps-là beaucoup sur notre vénéré Fondateur, le grand Cardinal de l'Afrique – *de groote Afrikaansche Kardinaal Lavigerie* – comme on disait en hollandais, mais au juste, on ne savait pas toujours le vrai. Aussi, quand après sa mort, sa vie par Mgr Baunard paraissait, le Père Jamet a offert à tous les supérieurs de séminaires les deux tomes de la vie.

Avant de finir je veux encore relater le soin que le Père Jamet avait eu de faire que le gouvernement donne le droit civil pour la Maison de St-Charles parce qu'il y avait des gens qui voulaient faire des legs à leur mort, pour les missions d'Afrique. C'est pour cela qu'il a fait faire rédiger par Mr Waterschoot van der Gracht, notaire à Amsterdam, le *Sint Charles Stichting van Boxtel* pour les Missions d'Afrique, qui a été officiellement reconnu par l'Etat, et ainsi on a déjà pu recevoir des legs testamentaires faits en faveur de nos missions.

---

## NOTES

<sup>i</sup> Félix Charmetant (1844-1921) du diocèse de Grenoble, entra au noviciat le 2 novembre 1868 et fut ordonné prêtre à Alger en 1869. En 1871 il devint supérieur de la petite Société des Missionnaires d'Afrique, et fut envoyé dans les grands séminaires en France, chercher des vocations. Ses multiples talents furent reconnus et appréciés par Lavigerie, qui l'envoya à Zanzibar organiser la première caravane vers les Grands Lacs, et au Canada quêter. A partir de 1874 il résidait principalement à Paris comme procureur général de la Société, et agent de Lavigerie. Celui-ci le délia de son serment en 1880, et l'associa à l'Œuvre des Ecoles d'Orient, dont il devint directeur en 1883. En 1898 le pape Léon XIII le nomma protonotaire apostolique. Il décéda à Aix-les-Bains.

<sup>ii</sup> Louis Macherel (1848-1922) prêtre en 1874, allait passer la plupart de sa vie en Afrique du Nord.

<sup>iii</sup> Honoré Royer (1852-1889) prêtre en 1875, missionnaire en Kabylie, au Sahara et à St-Laurent d'Olt.

<sup>iv</sup> Armand Leroy, du diocèse de Bayeux, né en 1850, prêtre en 1874, sorti de la Société en 1882.

<sup>v</sup> Arsène Mutel, du diocèse de Bayeux, né en 1850, prêtre en 1874, sorti de la Société en 1878.

<sup>vi</sup> Guillaume Vignard, Lyonnais, né en 1837, prêtre en 1875, renvoyé en 1878.

<sup>vii</sup> 14 novices ont pris l'habit de la Société le 19 octobre 1873.

<sup>viii</sup> Père François Terrasse, S.J., né en 1831 à Murols (Puy-de-Dôme), décédé en 1922 à Moulins (Allier).

<sup>ix</sup> Elie Roger, du diocèse de Laval, né en 1849, avait été zouave pontifical, il entra au noviciat le 18 novembre 1872, devint prêtre en 1873 ; il faisait partie du premier groupe de Missionnaires d'Afrique envoyé à Ste-Anne de Jérusalem. Il sortit de la Société en 1891 pour se faire incardiner dans le diocèse de Carthage. Il mourut curé de Bizerte le 24 avril 1910.

<sup>x</sup> Jn 15: 16

<sup>xi</sup> Alfred-Louis Delattre (1850-1932), du diocèse de Rouen, prêtre en 1873, allait devenir célèbre par ses fouilles archéologiques à Carthage et par les nombreuses communications scientifiques qu'il a publiées.

<sup>xii</sup> Pierre Ragnet (1849-1940), de Coutances, fut ordonné prêtre le 20 décembre 1873 en même temps que le P. Delattre, a passé la plupart de sa vie missionnaire dans l'enseignement – à St-Laurent d'Olt, à St-Eugène, à Malte – et comme quêteur.

<sup>xiii</sup> Léon Bridoux (1852-1890), d'Arras, prêtre en 1874, Supérieur Général, Vicaire apostolique au Tanganyika en 1888, décédé à Kibanga le 21 octobre 1890.

<sup>xiv</sup> Alfred Louail (1851-1921), de Rennes, prêtre en 1876, il avait déjà enseigné au Petit séminaire arabe à St-Eugène, et à St-Laurent d'Olt ; il retourna à St-Laurent après l'ordination. Il devait beaucoup quêter. En octobre 1882 il accompagna certains des jeunes arabes à Lille où ils allaient suivre des cours de médecine. A partir de Lille, le P. Louail faisait de l'animation missionnaire dans le nord de la France et en Belgique. En 1888 il fut nommé supérieur provincial des maisons d'Europe. L'année suivante il fut nommé procureur, et ouvrit la première procure de la Société à Paris.

<sup>xv</sup> Adolphe Lechaptois (1852-1917), de Laval, prêtre en 1878, nommé Vicaire apostolique au Tanganyika en 1891, succédant à Mgr Bridoux. Décédé à Karema le 30 novembre 1917.

<sup>xvi</sup> Le chanoine Joseph-Marc Banvoy, lorrain, né en 1806, était supérieur en Algérie des Sœurs de la Doctrine Chrétienne.

<sup>xvii</sup> Les Pères Charmetant et Jamet étaient cousins germains.

<sup>xviii</sup> Les Sœurs de Saint-Charles de Nancy furent parmi celles appelées par Lavigerie en 1868 pour s'occuper des orphelins de la famine. A Kouba, à la périphérie d'Alger, elles s'occupaient d'environ trois cents fillettes. L'année suivante, l'archevêque leur demanda de former les premières candidates de l'institut qui allait devenir les Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique.

<sup>xix</sup> Certains des enfants sauvés pendant la famine ne furent jamais réclamés par des parents ; ils restaient à la charge de Lavigerie, qui les fit instruire et baptiser. Il fonda les villages de St-Cyprien et Ste-Monique, aux Attafs et, quand les orphelins étaient en âge de se marier, il installa les foyers dans ces villages où il voulait qu'une ambiance chrétienne protège leur foi.

- 
- <sup>xx</sup> Claude Chevalier (1846-1889), lyonnais, prêtre en 1873, décédé à Kamoga en Tanzanie.
- <sup>xxi</sup> Augustin-Odilon Lévesque (1848-1912), aveyronnais, prêtre en 1874, missionnaire en Uganda et en Tanzanie, procureur pour les missions de l'Afrique équatoriale de 1885 à 1892, par la suite missionnaire en Kabylie et dans les Aurès, travaillait à un dictionnaire de la langue chaouia lors de son décès à Medina.
- <sup>xxii</sup> Ernest Boulanger (1848-1875) était déjà poitrinaire quand il arriva en Algérie. Après son décès, le P. Charmetant rédigea une notice nécrologique publiée dans *Missions d'Afrique*, n° 17, janvier 1876, pp 90-95. Lavigerie lui ordonna d'abrèger un premier brouillon, écrivant « pour le P. Boulanger, c'est beaucoup trop long. Au fond, c'est l'histoire d'un séminariste qui est venu ici voler un peu son sacerdoce, qui a coûté énormément à l'œuvre sans lui rendre aucun service et qui ne s'est fait remarquer que par sa constante désobéissance. Le transformer en saint est un peu trop fort et écrire sur lui un si long article est aussi exagéré ». Voir A.G.M.Afr. Fonds Lavigerie C 4 – 49, lettre du 14-12-1875.
- <sup>xxiii</sup> Ps 116: 12
- <sup>xxiv</sup> Jean-Baptiste Charbonnier (1842-1888) aveyronnais, prêtre en 1869, succéda au P. Terrasse, S.J., comme Maître des Novices, charge qu'il exerça de 1875 à 1884 ; en 1880 il fut élu Supérieur Général et le resta jusqu'au Chapitre de 1883. Mgr Lavigerie obtint de la Propagande la création du Pro-vicariat apostolique du Tanganika ; le P. Charbonnier y fut nommé et partit avec la cinquième caravane en mai 1885. En janvier 1887 il fut nommé premier Vicaire apostolique du Tanganyika avec le titre d'évêque d'Utica ; il reçut l'ordination épiscopale des mains de Mgr Livinhac à Kipalapala le 24 août 1887 ... mais décéda le 16 mars 1888 à Karema.
- <sup>xxv</sup> François Gerboin (1847-1912), lavallois, prêtre en 1873, missionnaire au Bukumbi en 1890, Pro-vicaire de l'Unyanyembe et premier Vicaire apostolique de cette circonscription en 1897. Il amena les premières Sœurs Blanches en Afrique Equatoriale et les installa à Ushiroombo en 1894. Il établit la première mission permanente au Burundi en 1896.
- <sup>xxvi</sup> Louis Dioré, né dans le Morbihan en 1850, prêtre en 1874, assassiné à Ste-Monique en 1880.
- <sup>xxvii</sup> Auguste Moncet (1849-1889), aveyronnais, prêtre en 1873, décédé à Mpala (Congo).
- <sup>xxviii</sup> L'abbé Louis Bénèche, né en 1835, ordonné en 1860, était curé de Saint-Eugène depuis l'année précédente.
- <sup>xxix</sup> Les origines de ce sanctuaire remontent à l'épiscopat de Mgr Pavy (1846-1866) ; les travaux furent terminés sous Mgr Lavigerie et la basilique fut consacrée le 2 juillet 1872.
- <sup>xxx</sup> Mlle Agarithe, dont il est question ici, était Marguerite Bergesio, née au Piémont en 1809, décédée en odeur de sainteté à Alger en 1875, associée dès l'épiscopat de Mgr Pavy à la fondation du sanctuaire et au développement du pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique. Voir sa notice nécrologique, rédigée par le P. Charmetant, dans les numéros de *Missions d'Afrique* d'octobre 1875 et de janvier, avril et juillet 1876.
- <sup>xxxi</sup> Metlili: oasis à quelques kilomètres au sud de Ghardaïa. Il y avait là un poste de 1874 à 1875 et de nouveau en 1883-1884, date à laquelle il fut transféré à Ghardaïa.
- <sup>xxxii</sup> Alfred Paulmier (1848-1876), lyonnais, assassiné près d'El Goléa en compagnie des Pères Bouchand et Menoret alors qu'ils essayaient de traverser le Sahara afin d'établir une mission parmi les populations pas encore islamisées.
- <sup>xxxiii</sup> Château dans l'Aveyron, loué en 1874. Le bail fut converti en contrat de vente-achat en 1878. C'était notre première maison en France ; la Société en est restée propriétaire jusqu'en 1954.
- <sup>xxxiv</sup> Pierre Moulin (1849-1884), du diocèse de Lyon, prêtre en 1876, mourut d'une fièvre typhoïde à Fort-National (L'Arbaa N'at Iraten) à l'âge de 35 ans.
- <sup>xxxv</sup> Pierre-Joseph Pellecier, en religion Frère Paul, originaire de l'Ardèche, né 1836, décédé à Thibar en 1901.
- <sup>xxxvi</sup> A partir de 1878, M. François-Victor Payan d'Augéry, né en 1832, prêtre en 1856, était vicaire général de Marseille. Il est décédé le 11 octobre 1897 à l'âge de 65 ans. « Le regretté défunt, ami fidèle du cardinal Lavigerie, avait toujours témoigné une grande bienveillance pour nos œuvres, et [...] il ne laissait jamais partir une caravane sans lui envoyer quelques dons » - *Chronique trimestrielle*, n° 77, janvier 1898, p 25.
- <sup>xxxvii</sup> Julien-Florian-Félix Desprez (1807-1895) archevêque de Toulouse à partir de 1859, cardinal en 1879.



---

<sup>xxxviii</sup> César-Alexandre Randon (1795-1871) maréchal de France, collaborateur de Bugeaud en Algérie, ministre de la Guerre (1860-1867).

<sup>xxxix</sup> Deguerry à Lavigerie le 31 juillet 1875: « ... l'autre jour, je reçus de ce père [Roger] une lettre où il me donnait les noms de onze enfants qui ne pouvaient plus rester au petit séminaire, ils avouaient eux-mêmes n'avoir jamais eu aucune vocation ... »

<sup>xl</sup> Institut fondé à Marseille en 1839 pour s'occuper des jeunes prisonniers et de leur réinsertion dans la société.

<sup>xli</sup> Don Bosco (1815-1888) commença son apostolat d'éducation de la jeunesse à partir de 1841. Il fonda les Salésiens en 1859. Il insistait beaucoup sur la formation des jeunes à un métier. Canonisé en 1934.

<sup>xlii</sup> Francisque Deguerry (1847-1902) un de ceux qui entrèrent dans la Société en 1868, prêtre en 1870. Le premier Chapitre général (1874) l'élut Vicaire général de la Société, le 9<sup>e</sup> Chapitre aussi, en 1886. Suite à un désaccord avec le cardinal, il quitta la Société en 1890. Il devint aumônier du pensionnat des Dames de Sion à Grandbourg (Seine-et-Oise) et c'est là qu'il mourut à l'âge de 55 ans le 8 mai 1902.

<sup>xliii</sup> 1 Co 15:10

<sup>xliv</sup> Isaac Moinet (1849-1908), du Mans, prêtre en 1874, après un service en Algérie et à St-Laurent d'Olt, fut missionnaire au Tanganika, où il fonda, par exemple, les postes de Massanze, Kibanga et Mpala ; participa au Chapitre de 1894 ; décédé à Kirando.

<sup>xlv</sup> Joachim Pascal (1847-1878), de l'Ardèche, prêtre en 1873, membre de la première caravane à partir pour l'Afrique Equatoriale, et supérieur désigné des missionnaires qui se dirigeaient vers le lac Tanganika, décédé en route le 19 août.

<sup>xlvi</sup> Roch Gabriel Joseph Sghair, né vers 1860, baptisé en 1872, prêtre en 1896 à Carthage ; comme prêtre il servit la mission à Thibar et St-Cyprien ; décédé le 8 février 1909 (et pas 1910) au Sanatorium.

<sup>xlvii</sup> Frédéric Mohamed, né vers 1860, baptisé en 1870, médecin en 1888, exerça sa profession à Gorrion en Mayenne. Lin Abd-el-Kader, né vers 1861, baptisé en 1872, médecin en 1888, exerça à l'hôpital Saint-Louis de Tunis, et plus tard à l'hôpital français de Jaffa. Félix Kaddour, médecin en 1888, servit à Saint-Louis de Carthage. Vital Mohamed, né vers 1862, baptisé en 1872, médecin en 1888. Michel Hamed exerça à Tunis.

<sup>xlviii</sup> Joseph-Christian-Ernest Bourret (1827-1896) évêque de Rodez en 1871, cardinal en 1893. « Son soutien actif à la politique du ralliement lui valut l'inimitié des intransigeants » - Larousse.

<sup>xlix</sup> « Ce matin, samedi saint, j'ai conféré le baptême à douze de vos enfants de St-Laurent-d'Olt devant une foule immense, et je leur ai donné le nom des douze apôtres. Quelle espérance pour l'avenir et quelle œuvre n'est pas la vôtre ! Hier, quand ces petits sont venus baiser la croix, je n'ai pu retenir mes larmes. Ces fils du désert venant réconcilier leur patrie à la croix, et venant la relever dans ma cathédrale pour l'emporter, hélas ! peut-être à notre détriment, dans leurs sables et leur profondeur » - lettre de Mgr Bourret à Mgr Lavigerie du 15 avril 1876, A.G.M.Afr. Fonds Lavigerie B I - 90. On se rappelle que la vigile pascale ne fut restaurée qu'en 1951, par le pape Pie XII.

<sup>l</sup> Flavio Chigi-Albani (1810-1885), prêtre en 1853, archevêque titulaire de Myra en 1856, nonce en Bavière en 1857, nonce en France 1861-1873, cardinal en 1873.

<sup>li</sup> Joseph-Michel-Frédéric Bonnet (1835-1923) ordonné évêque de Viviers le 24 août 1876.

<sup>lii</sup> Bou-Saada, à 124 (et pas 300) km d'Alger, fut desservi par les Missionnaires d'Afrique de 1876 à 1878.

<sup>liii</sup> Léon Livinhac (1846-1922) allait faire partie de la Première Caravane vers les Grands Lacs. Il sera le premier Vicaire Apostolique du Victoria Nyanza, en 1890 sera le délégué du cardinal Lavigerie pour la Société, et après le décès du fondateur en 1892, Supérieur Général jusqu'à la fin de sa vie.

<sup>liv</sup> Jean-Baptiste Plagne, né en 1847 dans la Corrèze, prêtre le 12 octobre 1876, sorti de la Société en 1878.

<sup>lv</sup> Louis-Antoine Fournier (1858-1932), aveyronnais, reçut l'habit à St-Laurent d'Olt en 1874 ; puisqu'il y avait déjà un Frère Louis dans la Société, il s'appela dans un premier temps Ludovicus, mais après le départ de l'autre il reprit son prénom baptismal. Il a servi la plupart de sa vie missionnaire, de 1880 à 1932, à Ste-Anne de Jérusalem, séjour interrompu de 1914 à 1919 par les hostilités.

---

<sup>lvi</sup> Alfred Chanzy (1823-1883) commanda en 1870-1871 la II<sup>e</sup> armée de la Loire, gouverneur de l'Algérie en 1873, plus tard, ambassadeur en Russie.

<sup>lvii</sup> Originaire de Finistère, Jean-Louis Normand est né en 1850 ; ordonné 1874 ; il sortit de la Société en 1881.

<sup>lviii</sup> La première caravane allait quitter Marseille pour les Grands Lacs le 14 avril 1878. En fait le P. Moulin n'en fit pas partie. Les dix missionnaires à partir étaient : les PP Livinhac, Girault, Barbot et Lourdel, avec le Frère Amans - qui se dirigeaient vers le Nyanza - et les PP Pascal, Deniaud, Delaunay, Dromaux et Augier - pour le Tanganyika.

<sup>lix</sup> C'est-à-dire, Bou Noh.

<sup>lx</sup> Le pontife s'était éteint le 7 février 1878.

<sup>lxi</sup> Le cardinal Gioacchino Pecci fut élu pape le 20 février 1878 et prit le nom Léon XIII.

<sup>lxii</sup> Léon Barbot (1846-1882), du diocèse de Bayeux, prêtre en 1873, mourut à Zanzibar.

<sup>lxiii</sup> Gustave Bouillon (1852-1922) né à Quimper, élevé à Nantes, prêtre en 1874, passa sa vie missionnaire en Algérie en faisant la classe et en soignant les malades.

<sup>lxiv</sup> Pierre Sivignon, né en 1851 dans le département du Rhône, prêtre en 1875, sorti de la Société en 1883.

<sup>lxv</sup> Saturnin Voisin (1844-1884) du diocèse de Bayeux, prêtre en 1873, mort à L'Arbaa n'at Iraten (Fort National).

<sup>lxvi</sup> Jean-Baptiste-Joseph Lequette (1811-1882) évêque d'Arras à partir de 1866 et jusqu'à sa mort.

<sup>lxvii</sup> Guillaume-Marie-Joseph Labouré (1841-1906) nommé évêque du Mans fin décembre 1884, archevêque de Rennes en 1893, cardinal en 1897.

<sup>lxviii</sup> René-François Régnier (1794-1881) évêque d'Angoulême en 1842, archevêque de Cambrai en 1850, cardinal en 1873.

<sup>lxix</sup> « En septembre et octobre 1879, les députés d'Algérie organisèrent aux frais du gouvernement général une excursion publicitaire pour quelque 25 parlementaires. L'émotion patriotique l'emporta à la vue de l'Afrique française, bien que les propos des colons aient parfois effrayé les honorables parlementaires » - C.R. Ageron *Histoire de l'Algérie contemporaine*, P.U.F. 1979, tome II, p. 40.

<sup>lxx</sup> Ce poste sera occupé de 1879 à 1882.

<sup>lxxi</sup> Célestin Hauttecoeur (1852-1940) du diocèse d'Arras, prêtre en 1875, entra au noviciat en 1878, membre de la 3<sup>e</sup> caravane (1880) missionnaire surtout au Tanganyika, jusqu'en 1915, quand il retourna définitivement en Afrique du Nord.

<sup>lxxii</sup> Frère Raymond Roueyrotte (1851-1890) aveyronnais, postulant à St-Laurent d'Olt en 1877, missionnaire à Tripoli et à Kamoga, où il décéda.

<sup>lxxiii</sup> Pierre Labardin, né en 1847 dans le diocèse d'Agen, prêtre en 1873, servit à Biskra et à Beni Ismaïl, et à deux reprises à Ste-Anne de Jérusalem d'où il est parti en 1885 pour entrer à la Trappe.

<sup>lxxiv</sup> La Société transféra l'Institut des Nègres à Malte en 1881 ; la même année elle y ouvrit une école apostolique pour Maltais ; l'année suivante l'école apostolique pour jeunes Kabyles y vint de St-Laurent. L'institut et les écoles furent supprimés en 1896.

<sup>lxxv</sup> Le P. Louis Richard allait trouver la mort avec les PP. Morat et Pouplard, le 21 décembre 1881, assassinés par leurs guides alors qu'ils essayaient de traverser le Sahara pour porter l'évangile en Afrique noire.

<sup>lxxvi</sup> Dans l'administration civile de l'empire ottoman, le ka'im-makan était en effet gouverneur d'une région, avec la responsabilité de l'entretien du système d'irrigation.

<sup>lxxvii</sup> Angelo di Sant'Agata, de la province romaine des Franciscains réformés arriva en mission en 1843. Il devint Préfet apostolique de Tripoli en 1876, et le resta jusqu'à sa mort le 17 septembre 1890.

<sup>lxxviii</sup> Voir note 75.

<sup>lxxix</sup> Alexandre Guillet (1846-1884), du diocèse de Nantes, ordonné prêtre dans la Société des Missions Africaines (de Lyon) en 1871, prononça son serment comme Missionnaire d'Afrique en juin 1878 ; supérieur de Rhadamès en octobre suivant. Dirigea la 3<sup>e</sup> caravane, qui quitta Alger le 8 novembre 1880. Il était troisième supérieur et Provicaire de la mission du Tanganyika - un missionnaire dévoué et efficace. Il mourut à Kibanga le 29 novembre 1884.

<sup>lxxx</sup> Charles Kermabon (1850-1886), du diocèse de Vannes, prêtre en 1874, missionnaire au Sahara et à Malte.

---

<sup>lxxx</sup> Lieutenant-colonel Paul Flatters (1832-1881) ; arrivé en Algérie, il sollicita la direction d'une expédition qui rechercherait un tracé de chemin de fer transsaharien devant aboutir au Soudan entre le Niger et le lac Tchad. Peu de membres de l'expédition survécurent à son massacre par les Touaregs à Bir-el-Garama le 16 février 1881. Le souvenir du P. Jamet est inexact quand il situe le massacre au mois de janvier.

<sup>lxxxii</sup> La France, l'Italie et la Grande-Bretagne avaient d'importants intérêts commerciaux et industriels en Tunisie après la guerre de Crimée. Le gouvernement de Jules Ferry trouva l'occasion en avril 1881 d'intervenir dans la Régence et d'imposer un Résident français (traité du Bardo, 12 mai 1881). Par la convention de La Marsa (8 juin 1883) le protectorat français fut institué en Tunisie.

<sup>lxxxiii</sup> L'Italie occupa la Libye en 1911.

<sup>lxxxiv</sup> Notre fondateur fut élevé au cardinalat le 19 mars 1882.

<sup>lxxxv</sup> Anatole-Joseph Toulotte (1852-1907), d'Arras, prêtre en 1874, remplit plusieurs charges en Algérie, servit trois fois à Ste-Anne de Jérusalem ; à deux reprises membre du conseil de la Société ; Vicaire apostolique du Sahara-Soudan en 1891 (démissionna en 1897) ; dernières années à Rome consacré à des travaux d'érudition ; ascète. Il est le premier confrère enterré à Campo Verano.

<sup>lxxxvi</sup> La Préfecture apostolique de Zanguebar, établie en 1860, devint Vicariat en 1883. Le nom fut changé en Vicariat apostolique de Zanzibar en 1906.

<sup>lxxxvii</sup> De Groot avait failli mourir de fièvre et avait été extrémisé à Tabora.

<sup>lxxxviii</sup> Hermann von Wissmann (1853-1905) auteur, entre autres livres, de *Unter deutscher Flagge* (1889) et *Meine zweite Durchquerung Äquatorial-Afrikas* (1890).

<sup>lxxxix</sup> Jules Bornette, du diocèse de Dijon, né en 1855, prêtre en 1879 ; sortit de la Société à Zanzibar en 1884.

<sup>xc</sup> Edward Steere publia la première édition de *A Handbook of the Swahili language, as spoken at Zanzibar* à Londres en 1870. On en fit de nombreuses rééditions par la suite.

<sup>xci</sup> Les rougas-rougas étaient les soldats du chef du Nyamwezi, région de Tabora.

<sup>xcii</sup> La 4<sup>e</sup> caravane quitta Alger le 22 avril 1883 et arriva à Zanzibar le 27 mai. Trois d'entre eux se dirigèrent vers le Tanganyika – le P. François Coulbois, né dans l'Yonne en 1851, prêtre en 1877, sortit de la Société en 1899 pour s'incardiner dans le diocèse de Nevers, où il mourut en 1920 ; le P. Aimé Vyncke (1850-1888) du diocèse de Bruges, décéda à Kibanga ; le P. Pierre Landeau, né en 1857 dans le diocèse de Nantes, prêtre en 1881, sortit de la Société en 1887. Les trois autres allaient à l'Unyanyembe : le P. Pierre Giraud (1854-1887) lui aussi nantais, qui allait mourir à Bukumbi ; le Frère Marie – dans le monde, Louis Crozes, (1853-1915) décéda à Bukumbi ; et le Frère Gérard Mertz, (1850-1909) hollandais, décéda à Kala (Tanganyika).

<sup>xciii</sup> Hamed ben Mohammed el-Murjebi – connu sous le nom de Tippo-Tip – Zanzibari, grand commerçant d'ivoire, d'esclaves, et d'armes, mourut à Zanzibar en 1905.

<sup>xciv</sup> Jean-Marie-Raoul de Courmont, né à la Martinique en 1841, fit ses études en France et entra chez les Spiritains ; prêtre en 1868, il servit d'abord en France. Choisi comme Vicaire apostolique de Zanzibar, il fut ordonné évêque en décembre 1883, et arriva à Zanzibar le 24 mars 1884. Il souffrit beaucoup du climat et démissionna en 1896. Il retourna en France où il rendit de multiples services à sa congrégation jusqu'à sa mort à Paris le 20 février 1925.

<sup>xcv</sup> Mathurin Guillemé (1859-1942), de Rennes, prêtre en 1883, enseigna d'abord l'Écriture sainte au noviciat, de mars 1884 à août 1885 il était l'adjoint du procureur à Zanzibar. Il fut adjoint à la caravane de Mgr Charbonnier qui quitta la côte en septembre 1885. Supérieur de Mpala et administrateur du provicariat jusqu'en 1897. Après quelques mois en Europe il s'embarqua en mai 1899 pour le Nyassa. En 1911 il succéda à Mgr Dupont comme Vicaire apostolique de cette circonscription. Quand le Bangwéolo en fut détaché, il garda la responsabilité de l'Angoniland (le Malawi). En 1934 il démissionna. Il mourut à Likuni le 7 avril 1942.

<sup>xcvi</sup> Charles Alan Smythies (1844-1894) évêque de Zanzibar à partir de 1883, mort en mer alors qu'il retournait se faire soigner en Europe.

<sup>xcvii</sup> Camille Denoit (1862-1891) du diocèse de Rodez, ordonné en 1884, décéda à Rubaga.

<sup>xcviii</sup> Joseph Lombard (1857-1893) était savoyard, ordonné prêtre en 1882, décédé à Tabora.

<sup>xcix</sup> Jean-Marie Josset (1855-1891), du diocèse de Rennes, prêtre en 1880, avait servi à Malte avant d'être nommé au Tanganyika. Il mourut à Karéma, où il était supérieur.

---

<sup>c</sup> Vers la fin de 1884, Karl Peters, Joachim Pfeil et Karl Juhlke, débarquèrent sur la côte continentale, à l'insu du sultan de Zanzibar, et conclurent des contrats avec certains chefs, qui étaient censés céder leurs territoires aux agents allemands. Une commission tripartite, comprenant des représentants de la Grande Bretagne, de la France et de l'Allemagne commença en janvier 1886 à s'enquérir sur l'étendue du sultanat de Zanzibar. Le représentant allemand réussit à imposer ses vues à ses collègues et la possession continentale du sultan fut réduite à une bande côtière large de 10 miles.

<sup>ci</sup> Mwanga II succéda à son père en 1884. C'est lui qui fit exécuter les martyrs buganda. Il mourut exilé dans les Seychelles en 1903.

<sup>cii</sup> James Hannington (1847-1885) prêtre anglican en 1874, sacré évêque de Eastern Equatorial Africa en juin 1884, à peine arrivé dans le royaume de Buganda, fut massacré avec ses compagnons en 1885.

<sup>ciii</sup> Henry Morton Stanley (1841-1904) explorateur et publiciste. Emin Pasha (né Eduard Schnitzer) gouverneur de la province du Soudan anglo-égyptien qui faisait frontière avec le Congo, était assiégé par des rebelles dits Mahdistes. Une expédition fut organisée pour le secourir, et Stanley en reçut le commandement. La route la plus directe partait de la côte orientale de l'Afrique, mais le Roi des Belges s'arrangea pour que l'expédition parte de 'son' Congo et qu'elle traverse des régions inexplorées. Ce faisant, l'expédition rencontra beaucoup de difficultés.

<sup>civ</sup> La 6<sup>e</sup> caravane quitta Marseille le 12 mai 1887 et arriva à Zanzibar le 15 juin. Elle comprenait les PP Hirth, Brard et Chantemerle, et le Frère Raymond – pour le Nyanza – et le P. van der Straeten et les FFr Justin et Gustave, qui se dirigeaient vers le Tanganyika. Le P. Jules Chantemerle (1856-1890), lyonnais, prêtre en 1883, allait mourir à Sese. Par contre, Jean-Joseph Hirth, alsacien, a vécu jusqu'à l'âge de 77 ans. Né en 1854, il était au Grand Séminaire de Nancy quand il rencontra le P. Charmetant et résolut de se faire missionnaire. Il fut ordonné prêtre par Mgr Lavigerie en 1878. Il servit en Algérie et à Jérusalem avant de partir pour l'Equateur. En 1889 il fut nommé évêque titulaire de Théveste et nommé Vicaire apostolique du Nyanza comme succession de Mgr Livinhac, appelé en Algérie comme Vicaire général de la Société. Avec la croissance de la chrétienté, le Vicariat fut divisé, et en 1912 Mgr Hirth fut nommé Vicaire apostolique du Kivu, comprenant le Rwanda et l'Urundi. Il démissionna en 1921, et, l'année suivante, le Kivu fut divisé en deux nouveaux Vicariats : le Rwanda et l'Urundi. Mgr Hirth resta au séminaire qu'il avait fondé à Kabgayi et c'est là qu'il expira le 6 janvier 1931.

<sup>cv</sup> Mgr Bridoux venait d'être ordonné évêque le 8 juillet à Paris. Les autres membres de cette caravane (la 7<sup>e</sup>), qui arriva le 21 août 1888 à Zanzibar, étaient le P. Schynse et le Frère Pierre, pour le Nyanza, le P. Carmoi, pour le Tanganyika, le P. Herrebaut et le Frère Alexandre, pour le Congo, et les médecins-catéchistes Charles Faraghit, Adrien Atiman, et Joseph Gatchi.

<sup>cvi</sup> Antonin Guillermain (1862-1896), Lyonnais, prêtre en 1887, et secrétaire du Cardinal Lavigerie. Il assista le P. Jamet à Zanzibar pendant deux ans et fut nommé en 1890 au Nyanza. Il était supérieur à Rubaga jusqu'à l'éclatement du conflit politico-religieux entre catholiques et protestants en 1892. En janvier 1895 il fut nommé Vicaire apostolique du nouveau vicariat de Nyanza Septentrional, et sacré le 28 octobre. Il mourut cependant le 14 juin 1896.

<sup>cvi</sup> Augustin Bresson (1850-1925), de Dijon, prêtre en 1874, quitta la Société en 1902 pour s'incardiner dans le diocèse d'Alger, où il décéda en 1925.

<sup>cvi</sup> Henri Gaudibert (1863-1929) naquit à Londres, de souche française, et en 1884 fut le premier citoyen britannique à entrer dans la Société. Ordonné prêtre en 1889, il servit d'abord le cardinal comme secrétaire, et puis se joignit aux PP Jamet et de Louw pour la fondation de Gerra. En 1890 il reçut sa nomination pour le Buganda, où il arriva en février 1891. A partir de 1902 il exerça son apostolat surtout dans les maisons de formation. Sa connaissance de l'anglais servit le cardinal, au cours de sa campagne anti-esclavagiste, servit les confrères en Uganda, surtout lors des conflits, et fut précieuse pour les candidats missionnaires. Le père passa quelques mois à l'abbaye de Lérins en 1907 avant d'être nommé au Québec où il passa une dizaine d'années.

<sup>cix</sup> Jacques de Louw (1866-1937), du diocèse de Haarlem, prêtre en 1889, directeur du postulat des frères, d'abord à Gerra, ensuite à Boxel. Il allait former des générations de frères, en Hollande et en Afrique du Nord.

<sup>cx</sup> Frère Théodore Combrink (1858-1933), de Schiedam, entra au postulat de Woluwé en 1886 et prononça le serment en 1888. Servit à Gerra, Boxel, Maison-Carrée, Autreppe, et – à deux reprises (1900-1904 et 1913-1920) - à Buenos Aires.

<sup>cx</sup> L'esclavage était aboli au Brésil en 1888. Le pape Léon XIII avait l'intention de marquer l'événement par une lettre aux évêques de ce pays. Mgr Lavigerie lui suggéra la dénonciation de la traite ailleurs, ce

---

qui fut fait dans l'encyclique *In plurimis* du 5 mai 1888. C'était le début de la campagne anti-esclavagiste du cardinal, au cours de laquelle il allait prononcer des discours importants à Paris, Londres, Bruxelles, Naples, Rome et Milan – tous entre juillet et décembre 1888. De plus il était en correspondance avec des sociétés anti-esclavagistes en Allemagne, en Espagne, au Portugal, en Autriche et en Hollande.

<sup>cxii</sup> Joseph Laane (1869-1941), du diocèse de Breda, prêtre en 1893. Missionnaire en Uganda où il fonda plusieurs postes. C'est aussi lui qui fonda Mahagi en 1914. Après le départ des Bénédictins allemands du Deutsch Ost Afrika, il prit en charge leur mission de Dar es Salaam en 1917. En 1928 il fonda la première maison de la Société à Londres, et en 1931 la procure de Dar es Salaam. En 1933 il devint économiste du vicariat de Mwanza. Il fit aussi des travaux ethnographiques et linguistiques, et mourut à Mbarara.

<sup>cxiii</sup> Broeders van de H. Aloysius Gonzaga, congrégation fondée à Oudenbosch en 1840.

<sup>cxiv</sup> Le premier numéro des *Annalen der Afrikaansche Missiën* parut chez van Belle à Rotterdam en juillet 1884. Le numéro de janvier-février 1888 fut publié par Krekel à Vechel ; les suivants parurent à Oudenbosch. C'était sans doute vers 1909 que Mgr Livinhac adressa cette lettre au Supérieur de la congrégation : « Je ne veux pas laisser passer le 25<sup>e</sup> anniversaire de la création de l'œuvre de St Augustin et de Ste Monique dans la Hollande sans venir vous offrir les remerciements et les vœux de tous les membres de notre Société à laquelle cette œuvre a rendu les services les plus signalés. Les Pères Blancs venaient de pénétrer au centre de l'Afrique et de jeter les premiers fondements des missions des Grands Lacs aujourd'hui si prospères. Il leur fallait et des collaborateurs d'un dévouement toute épreuve et des ressources considérables pour défricher le champ immense que le Saint-Siège avait confié à leur zèle. S.E. le Cardinal Lavignerie tourna ses regards vers les catholiques de Hollande à la foi si vive et à l'inépuisable générosité. Mais comment faire connaître ses œuvres ? La providence pourvut en inspirant à l'un de vos religieux, le F. Bernardinus, très connu par le zèle qu'il avait déployé dans le recrutement de zouaves pontificaux, le désir de se dévouer à nos missions d'Afrique, et de créer un bulletin hollandais pour leur susciter des vocations et de généreuses sympathies. Il y a 25 ans que ce bulletin a paru, grâce au talent et au zèle infatigable du F. Bernardinus qui l'a dirigé durant les quinze premières années ... » (A.G.M.Afr. Dossier 49 273)

<sup>cxv</sup> Salvatore Alessandro (dit Carmel) Brincat (1857-1919), évêque titulaire d'Hadrumète en 1889, et auxiliaire du cardinal Lavignerie. Par la suite il abandonna l'état ecclésiastique.

<sup>cxvi</sup> Johannes Zwijzen (1794-1877) prêtre en 1817, évêque titulaire de Gerra en 1842, archevêque d'Utrecht en 1853, quand la hiérarchie fut rétablie.

<sup>cxvii</sup> Henri Cramer était directeur d'une publication, *L'illustration Catholique*, et un bienfaiteur de la mission. Sa société allait publier le *Dictionnaire français-kirundi* du Père Jan van der Burgt en 1903.

<sup>cxviii</sup> Jean-Joseph Koppes (1843-1918) fut ordonné prêtre en 1868, et évêque du Luxembourg en 1883.

<sup>cxix</sup> Dans un premier temps, en août 1890, cette propriété fut louée, mais par la suite elle fut achetée. Entre 1890 et 1919 elle abrita le postulat des candidats Frères allemands et luxembourgeois. A partir de 1905, on y envoya quelques-uns des jeunes prêtres destinés aux Vicariats situés en territoire allemand pour y apprendre l'allemand. Après la guerre 1914-1918, il était interdit aux novices allemands de se rendre à Maison-Carrée. Par conséquent, Marienthal devint aussi le noviciat des Clercs et des Frères de la province allemande. Pendant la guerre de 1939-1945, la propriété fut confisquée par la Gestapo ; elle fut rendue à la Société en 1945. Vu le nombre de candidats à Heverlee, certains des scolastiques belges vinrent poursuivre leurs études à Marienthal en 1947-1949. De 1950 à 1967 la maison reçut le "Brothers' Training Centre" où les Frères qui se destinaient aux pays anglophones pouvaient perfectionner leur anglais. Entre 1967 et 1974, elle était un centre d'animation missionnaire. Cependant les besoins évoluaient, et en 1974, avec l'accord de la Propagande, le domaine fut vendu au gouvernement du Grand-Duché de Luxembourg qui l'affecta au service national de la jeunesse.

<sup>cxx</sup> Hubert Kreijns (1868-1915) du diocèse de Haarlem, prêtre en 1891, « poitrinaire » supporta sa maladie pendant 24 ans servant en divers postes de l'Afrique du Nord et à Malte ; missionnaire zélé, catéchiste doué.

<sup>cxxi</sup> Joseph Dupont (1850-1930) du diocèse d'Angers, prêtre dans son diocèse en 1878, entra au noviciat l'année suivante. Après quelques années d'enseignement, il fut désigné comme supérieur de la station à fonder à Kwamouth, dans le Bas-Congo, où il arriva en avril 1886. Cette station fut cédée aux Pères du Saint-Esprit, et les missionnaires retournèrent en Algérie. Dupont reprit son rôle de professeur, à St-Eugène et puis, pendant trois années, à St-Laurent d'Olt. En 1891 il repartit pour

---

l'Afrique. Pendant qu'il servait dans le Vicariat du Tanganyika, il fut envoyé vers le Nyassa, contrée dont il devint le premier Vicaire apostolique en 1897. Personnalité forte, il sut se faire respecter, voire admirer, par les Babemba, qui lui donnèrent le surnom de Moto-Moto.

<sup>cxxii</sup> La Société est présente à Boxel jusqu'en 2003 quand l'administration provinciale a déménagé à Dongen.

<sup>cxxiii</sup> Wilhelmus van de Ven (1834-1919) évêque de 's Hertogenbosch à partir de 1892.

<sup>cxxiv</sup> Joseph van den Biesen (1863-1898) prêtre en 1895, décédé à Bujumbura.

<sup>cxxv</sup> Antoon van der Wee (1871-1943) prêtre en 1895, décédé à Gitega.

<sup>cxxvi</sup> Petrus Leyten (1834-1914) évêque de Breda en 1892.

<sup>cxxvii</sup> C'était le 12<sup>e</sup> Chapitre général de la Société, et le deuxième depuis la mort du fondateur. 27 capitulants se réunirent à la Maison-Mère du 21 au 29 avril 1900.

<sup>cxxviii</sup> Le Frère Bernardinus s'était éteint en 1898.

<sup>cxxix</sup> A partir de 1898, et jusqu'en 1934, répondant à une demande du Conseil Central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de Lyon, la Société maintint une équipe de *délégués* à Buenos Aires, chargée de faire de la propagande pour les missions et de quêter pour l'Œuvre. Elle rayonnait sur les trois républiques – l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay.

<sup>cxxx</sup> Suite aux lois anti-congréganistes de 1901 et de 1904, il ne pouvait pas être question d'ouvrir un sanatorium en France elle-même.

<sup>cxxxi</sup> Hubert Houben, Frère André, (1861-1943) de Roermond, missionnaire en 1893, servit à St-Laurent d'Olt, Trèves, Zanzibar, Marseilles, Mwanza et Mombasa aussi bien qu'à Boxel.

<sup>cxxxii</sup> Vincent van den Bosch (1872-1942) du diocèse de Bruges, ordonné prêtre en 1904 à Maison-Carrée. Pour des motifs de santé ne pouvait pas partir en mission, mais travailla aux œuvres de la Société en Europe. Il propagea la dévotion au Cœur apostolique de Jésus.

<sup>cxxxiii</sup> André Hartmann, luxembourgeois, né en 1862, prêtre en 1885, servit à Carthage, Maison-Carrée, Karema, Marienthal, Fosses, Autreppe, Birmandreis, Boukris et Lille, d'où il sortit en 1911 pour s'incardiner dans un diocèse.

<sup>cxxxiv</sup> Pierre Gautier (1876-1961), de Rennes, prêtre à Maison-Carrée en 1900, fut nommé à Jérusalem. Quelques gorgées d'eau bues à une source de Galilée en 1902 provoquèrent une maladie qui le marqua pour le reste de ses jours. Il reçut maintes nominations en France, en Suisse, en Afrique du Nord, et fit de nombreuses cures pour retrouver sa santé. Il passa les huit dernières années de sa vie à Tassy.

<sup>cxxxv</sup> Thomas Louis Heylen, O.Praem. (1856-1941) évêque de Namur de 1899 jusqu'à sa mort.

<sup>cxxxvi</sup> En fait ce 13<sup>e</sup> Chapitre général de la Société s'ouvrit le 23 avril et termina ses travaux le 11 mai. 28 confrères y participèrent.

<sup>cxxxvii</sup> 2 Cor 9 : 7

<sup>cxxxviii</sup> Cf Sg 4 :13

<sup>cxxxix</sup> Jean-Baptiste-Marie Vianney (1786-1859) fut béatifié en 1905, et canonisé en 1925.

<sup>cxl</sup> Le souvenir de l'auteur est inexact : son successeur comme supérieur d'Autreppe était le Père François Belaue (1860-1923), Français, du diocèse de Chartres. Celui-ci était ordonné en 1883 et arriva comme prêtre au noviciat en 1890. Il prononça son serment le 1<sup>er</sup> novembre 1892, et servit surtout en Europe ; à partir de septembre 1909, il était trésorier à Autreppe. Il était prisonnier en Allemagne pendant trois ans, 1915-1918.

<sup>cxli</sup> Antoine Zarn (1878-1958), Suisse, entra au noviciat en 1900, ordonné prêtre en 1904. Le lendemain de son ordination il fut directeur du noviciat des Frères à Maison-Carrée. En 1908 il partit pour Marienthal où il fut responsable des vocations, et l'animation missionnaire. En 1911 il était chargé de la fondation de la maison de Fribourg. En octobre 1914 il fut nommé professeur à notre séminaire de St Maurice en Valais. Pourtant en 1916 il demanda et reçut la dispense de son serment afin d'entrer chez les Capucins de Lucerne, où il resta jusqu'à la fin de sa vie.

<sup>cxlii</sup> Joseph Déruaz (1826-1911) prêtre en 1850, évêque de Lausanne et Genève en 1891, décédé le 29 septembre 1911.

<sup>cxliiii</sup> Stanislas Comte (1868-1906), de Fribourg, prêtre à Carthage en 1897, rédacteur du bulletin français et de la *Chronique*. Il fournit aussi des articles aux *Missions catholiques* et aux *Annales de la Propagation de la Foi* et à d'autres publications. Le 29 janvier 1906, il partit de Biskra, avec le Père

---

Vellard, pour Ouargla. Tous les deux furent noyés dans une inondation du Oued Djedi, à environ 30 km de Biskra.

<sup>cxliiv</sup> Le 14<sup>e</sup> Chapitre général de la Société eut lieu à Maison-Carrée du 15 avril jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1912. Il y avait 31 capitulants.

<sup>cxlv</sup> Henri Léonard (1869-1953), du diocèse de Metz, prêtre en 1895, missionnaire dans le Nyanza Septentrional – Sésé, Marienberg, Ukeréwé, Rubya ; supérieur régional pour les vicariats du Nyanza Méridional et l'Unyanyembe. Le 26 juin 1912 il fut nommé coadjuteur de Mgr Gerboin (qui mourut le lendemain) pour le vicariat de l'Unyanyembe. Sacré le 10 août à Metz, il arriva le 23 novembre à Tabora, où il se fixa. Pour des motifs de santé il démissionna en 1928 et se retira en Afrique du Nord. Il décéda à Maison-Carrée.

<sup>cxlvi</sup> Etienne Larue (1865-1935), du diocèse d'Autun. Prêtre à Carthage en 1891, professeur à Jérusalem et à Binson. Nommé au vicariat du Nyassa en 1902. Après la démission de Mgr Dupont, il fut nommé premier Vicaire apostolique du Bangwéolo. Il démissionna en 1934 et mourut à Tournus l'année suivante.

<sup>cxlvii</sup> Augustin Langlais (1877-1953) du diocèse de Rennes, prêtre en 1904 à Carthage, a servi comme professeur au noviciat avant de devenir chef de l'exploitation de l'Harrach en 1910 ; ensuite il était directeur de St-Laurent d'Olt, et supérieur de St-Maurice en Valais. En 1920 seulement il put partir en mission – à El Goléa, Adrar et Birmandreis. Il décéda au sanatorium de Maison-Carrée en 1953.

<sup>cxlviii</sup> Désiré-Hyacinthe Berthoin (1855-1922) sacré évêque à Grenoble le 22 juillet 1915.

<sup>cxlix</sup> François Natton (1866-1938), du diocèse de Grenoble, prêtre en 1891, servit surtout en Europe – à Gerra et à Malines, et aux procures de Paris et de Marseille.

<sup>cl</sup> Adolphe Varangot (1862-1925), du diocèse de Rennes, prêtre en 1887, missionnaire surtout en Uganda, où il est décédé.

<sup>cli</sup> Alexandre Monnier (1852-1921), du diocèse de Rennes, prêtre en 1878 (avant d'entrer dans la Société), a servi surtout en Afrique du Nord.

<sup>clii</sup> Augustin-Fernand Leynaud (1865-1953) archevêque d'Alger à partir de 1917.

<sup>cliii</sup> Jean Marcou (1867-1940), Aveyronnais, prêtre en 1890, missionnaire en Uganda, formateur des Frères en Algérie, directeur et quêteur à St-Laurent d'Olt.